

Anna SCHIMCHOWITSCH

Jusqu'à ce que la  
pluie me passe à côté



Rochegaille Éditions



Jusqu'à ce que la  
pluie me passe à côté



dépôt légal 2<sup>ème</sup> trimestre 2011

ISBN 2-9522045-3-5

*Tous droits réservés pour tous pays*

© Rochegaille Éditions 2011

1038 ave de la PLANTADE

06530 CABRIS (France)

[www.rochegaille-editions.com](http://www.rochegaille-editions.com)

Anna SCHIMCHOWITSCH

Jusqu'à ce que la  
pluie me passe à côté

*Rocheville Éditions*



Anna Schimchowitsch

**Le 20 novembre 2008 à 20h00**

**Je fais de nouveau des balades dans les bois. Je pars le matin, à l'aube, dans la fraîcheur du soleil qui, péniblement, de minces rayons en faibles lueurs rosées dorées, se lève dans le bleu violet très clair du ciel. Je rampe dans les sous-bois, je m'allonge dans la mousse, je laisse l'air courir sur ma peau. La notion du temps n'a plus d'emprise ; elle a disparu. Je trimballe avec moi mon carnet, mon stylo, des fruits, de la flotte et je marche, émue de retrouver des arbres en sachant que je n'aurais pas à détruire dix mètres cubes de béton pour en voir les racines. Vous pensez peut-être que tout le monde se fout des racines des arbres. Moi je me comprends. Vous pouvez bien penser ce que vous voulez. Dans l'univers de Tolkien les arbres, les Ents, sont des sages, ils font tout très lentement, ils prennent tout leur temps. Dans mon univers, les arbres sont des protecteurs.**

**Baignée de leur ombre je me sens à l'abri ; un peu dans les bras de ma mère...**

**Quand je finis par tomber sur une route, soit il est l'heure et je rentre chez moi, soit il n'est pas l'heure. Alors je fais quelques kilomètres en stop et je repars en forêt. Rien ne court plus vite, dans les petites bourgades (sentez bien l'ironie) de mon pays, que les rumeurs. En deux semaines, à dix kilomètres à la ronde, tout le monde a entendu parler de moi. Du coup, je n'ai aucun mal à trouver une âme suffisamment charitable pour partager un bout de trajet.**

**Je leur raconte mes aventures d'amazone solitaire. Mes exploits, mes conquêtes. Ils me croient atteinte de folie douce et ne peuvent résister à la tentation de rencontrer le phénomène.**

**Ils sont attendrissants.**

**Je sais parfaitement que je leur raconte des histoires.**

**J'adore raconter des histoires et je n'ai jamais su résister à la tentation d'en raconter une bonne.**



**Le 12 juillet 2005 à 18h24, au moment où  
je me prends pour la reine des abeilles et  
où je projette un égoïsme absolu.**

Pour fabriquer un litre de miel, les abeilles doivent parcourir soixante mille kilomètres, voler pendant dix mille heures et butiner dix millions de fleurs.

Ça me fait rêver...

Un pari jouable en une seule vie, à condition que je m'y mette tout de suite. Être, mais de passage. Débarquer ; ne jamais rester.

Ici, et puis là-bas.

Maintenant, pas plus tard.

Je veux vivre le temps au présent, profiter de chaque seconde, de chaque rayon de soleil. Me payer le luxe d'un « Je n'ai absolument aucun regret ». Faire le tour du monde, me poser partout sans jamais m'installer, avoir entendu au moins une fois le nom de chaque étoile et senti l'odeur de toutes les fleurs.

Comme une marque de vêtements de sport 'que je ne citerai pas' je voudrais profiter de l'occasion pour remercier chaque petit oiseau qui sautille et l'orchestre russe de la station Châtelet, ceux qui bâtirent Beaubourg et l'occasion d'y aller, celui qui inventa le fouet électrique et celui qui mit au point la mousse au chocolat, ceux qui ont créé *les Trois Frères*, la bonne musique et IKEA. Tous ceux avec qui j'ai partagé des moments de ma vie, ceux qui l'ont embellie et ceux qui l'ont rendue grise. Les aides inattendues et les coups de poignard

dans le dos. Mes amours, mes idoles. Ceux qui ont créé des souvenirs qui suffisent à m'arracher à la réalité de l'instant. Les abrutis, les salauds, les connards. L'optimisme de ma mère, sa tolérance et ses angoisses. Les cris de mon père, son dévouement et cet art qu'il possède, de me faire rire. La bonne humeur de mon petit frère, ses colères et le bruit de son rire. L'imagination de mes cousins et la sagesse de mes tantes.

Je m'en vais, à la découverte de choses nouvelles... parce qu'à trop jouer avec les mots, on renie ce que l'on est, parce qu'à trop jouer avec le faux, on finit toujours par oublier le vrai.

J'ai aimé cette vie mais j'en veux une autre, enfiler une nouvelle peau... nouvelles fringues, nouveau lit, nouveaux mecs... Changer de manière de voir les choses, de philosophie et de mantra.

Faire en sorte de ne plus jamais être persuadée de ne pas avoir le choix.

Ne penser à rien d'autre que ma précieuse petite personne afin de ne jamais avoir à m'imposer quoi que ce soit pour quelqu'un d'autre.

Graver au burin dans la partie de mon cerveau qui croit avec certitude une bonne fois pour toute que nul autre que moi n'est capable de me rendre heureuse.

Ne rien attendre d'autre que ce que je peux conquérir de la vie ou des gens.

Ne plus vouloir sauver qui que ce soit et ne plus espérer que l'on vienne à mon secours.

Ne plus parvenir à me convaincre que je suis obligée de mentir.

Vivre mes rêves et ne jamais arrêter de rêver sous prétexte que je sois soi-disant satisfaite.

Prendre soin de moi et de mon corps de rêve.

Me raconter des histoires pour m'endormir, m'amener le petit déjeuner au lit le dimanche matin et me laisser des mots d'amour sur la porte du frigidaire.

Être toujours là, auprès de moi, inusable et intacte.

Ne plus donner à personne l'autorisation de me mettre des bâtons dans les roues.

Trouver ce que je veux et me le donner.

Savoir qui je veux être et le devenir.

Donner, sans rien attendre en retour.

Donner, pour la beauté du geste.

Donner et prendre, sans compter.

Y mettre le prix, donner au temps le temps qu'il lui faut mais le faire,

Jusqu'au bout.

\* \*

\*

J'écris comme je me masturbe ; pour assouvir un besoin ou évacuer des tensions. La première fois que j'ai eu envie d'écrire, je devais être dans le train ou dans le bus, j'ai certainement farfouillé dans mon sac à la recherche d'un bout de papier et le seul truc que j'ai dû trouver devait être un vieux ticket de caisse, alors j'ai probablement écrit en extra minuscule quelques lignes sans grand intérêt. Depuis, ça me prend comme une soudaine envie de fraises à la crème cent cinquante pour cent de matières grasses. Souvent la nuit. Ça m'empêche de dormir. Surtout quand je ne suis pas chez moi, si bien que ça a pu m'arriver d'écrire sur du papier chiottes. En deux ans, j'ai amassé un sacré stock de morceaux de papiers gribouillés. J'ai essayé de les rassembler mais je dois en avoir perdu pas mal, entre

mes quarante-huit sacs, mes multiples déménagements et mon indicible bordel intérieur. Il faut avouer que, mis bout à bout, ce que je croyais pouvoir exploiter pour raconter l'histoire de cette fameuse « vie d'avant » ne tient pas franchement la route.

Ne serait-ce que penser pouvoir exploiter, c'est déjà se tromper.

**Le 13 octobre 2005 à 21h12, au moment où  
j'entre dans le vif du sujet, pas encore  
suffisamment battu.**

Je viens de finir *les Confessions d'un Fumeur de tabac français* de Rolland Dubillard. (Je suis arrivée à Paris il y a treize jours. Depuis, j'erre à la recherche d'un boulot et je lis absolument tout ce qui me tombe entre les mains.) Il pose des questions métaphysiques sur les raisons qui nous poussent, nous fumeurs, à s'en allumer une quand le besoin (l'envie ? l'habitude ? la bêtise ?) s'en fait ressentir. Évidemment, au début, la réponse est un peu floue, il existe un ramassis de raisons ; on fume pour faire comme les autres, mais aussi parce que cela nous donne l'impression d'être supérieurs. Il décide d'arrêter de fumer et comme substitution à sa cigarette, il prend sa plume et fait l'acquisition d'un cahier. Je ne sais pas si c'est, une fois de plus pour faire comme les autres, mais j'avais déjà eu envie de le faire après avoir lu *le Journal de Bridget*

*Jones*, d'Helen Fielding, alors j'ai pris mon courage à deux mains, j'ai traversé la jungle du Monoprix de la place Léon Blum et j'ai acheté un joli cahier rose et un stylo assorti.

Hier c'était mon anniversaire. Je viens d'avoir dix-neuf ans. Pour fêter ça, je me suis offert le cinquième tome des *Aventures de Boro, reporter photographe*, de Franck et Vautrin : *Cher Boro*. Il est paru il y a peu aux éditions Fayard et donc, c'était cher. Mais... quand on aime on ne compte pas et Dieu seul sait à quel point j'aime Boro. Lassée des hommes faits de chair et d'os, je m'éprends des héros de papier. Mon premier amour imaginaire pour quelqu'un qui n'était pas le fruit de ma propre imagination ? Benjamin Malaussène, des romans de Daniel Pennac. Fascinée, transportée malgré moi dans une ronde folle, j'ai dévoré les quatre premiers tomes par amour pour Benjamin. Seul point noir à cet idyllique tableau : à la fin, il en engrosse une autre – qui, soit dit en passant, aurait pu être moi. Et puis... j'ai rencontré Blémia Borowicz, surnommé Boro par ses proches. Voilà. Si un jour j'avais entrepris le fastidieux travail de décrire de A à Z mon homme idéal, ça aurait été le portrait craché de ce Hongrois fougueux, intrépide, téméraire, indépendant, en dehors de tous les cadres, éloigné de certains vices. Vous allez peut-être me prendre pour une folle et il se peut que vous ayez raison, mais je sais qu'il est quelque part et qu'il m'y attend. Blémia...

Ma vie conditionne mes lectures et réciproquement. Je peux abstraire mon imaginaire à la réalité,

des fois sans même m'en rendre compte. Je passe plus de temps dans ma tête que sur terre. La réalité de l'imaginaire est tellement moins morose que la vie et le rationnel m'ennuie profondément. On peut prévoir le rationnel par un raisonnement logique. Or je déteste savoir à l'avance ce qu'il va se passer. Je pourrais essayer d'arrêter d'anticiper en permanence mais je n'y arrive pas. C'est plus marrant d'irrationaliser, de dérationaliser.

J'aime l'absurde. Ce qui est absurde est forcément drôle, quelque part. Et tout ce qui est drôle contient sa part d'absurdité. Les Nuls en sont un exemple populaire, Samuel Beckett en est la référence, le modèle et l'accomplissement. J'aime l'absurde parce qu'enfin on a arrêté de vouloir tout expliquer et tout comprendre. Parce qu'enfin on a pris le parti de transgresser absolument toutes les règles. Et pas parce que l'on se croirait plus malin que tous les autres. Non, justement parce que, comme Socrate, on peut se vanter de ne posséder d'autre connaissance que notre ignorance.

J'aimerais pouvoir me débarrasser de toutes mes certitudes, parce qu'elles m'empêchent d'appréhender le monde comme je le voudrais. Chaque jour n'est qu'une nouvelle démonstration que rien de ce que je crois n'est vrai. Je ne sais pas pourquoi – comme tous les autres êtres humains – je m'accroche si fort à mes croyances. Et je vais vous dire un truc : les avancées de la science n'ont rien à voir avec le fait qu'on puisse avoir, aujourd'hui ou jamais, des certitudes.

Comme le fait d'avoir des certitudes est l'un des trucs les plus humains, s'il en est, je dois m'en accommoder. Je le prends comme un jeu. Quand quelqu'un me défend une de ses croyances avec une passion qui le rend aveugle, je fais comme s'il s'agissait d'une bonne blague. Toute croyance contient aussi sa part d'absurdité. Quand j'arrive à leur faire prendre conscience de ce fait, en général, ils me traitent de tarée et changent de sujet. Du coup, je rigole bien et je n'ai pas à supporter trop longtemps les délires de ces gens aveuglés par ce dont ils sont si sûrs.

Pour survivre dans un monde où je me sens si profondément différente, j'ai décidé de jouer aux cons. Je considère tous les gens, moi y compris, comme des cons.

\* \*  
\*

Un jour j'arrêterai ce jeu débile. Je prendrai mes responsabilités. J'assumerai d'avoir des croyances que vous trouverez folles. J'accepterai votre incompréhension et votre intolérance. Je trouverai la force de me révolter chaque fois où cela sera nécessaire. Un jour je connaîtrai suffisamment bien mon sujet pour le faire apparaître comme une naturelle évidence.

\* \*  
\*

En attendant, je vais continuer à expérimenter,



percer quelques mystères, trouver quelques réponses. Je vais m'exercer à vous connaître et à trouver les mots justes, ceux qui parleront à la partie de vous qui accepte encore l'éventualité d'avoir à se remettre en question.

Toujours en quête de mouvement, j'ai quitté mon Sud natal et les miens pour venir m'installer dans la capitale. Paris est peut-être la plus belle ville du monde, il n'y a pas que cela. Il s'y passe quelque chose. Il suffit de regarder le ciel. On peut dire tout ce qu'on veut sur le temps de merde, le ciel de Paris en est le plus poétique des reflets. Et ce qui me manque, ce n'est pas la chaleur ou le soleil, ce n'est pas la vision de la mer que j'ai eue pendant vingt ans chaque matin en ouvrant les rideaux de mes fenêtres. Ce n'est pas non plus la belote, ou mes potes. Non, ce qui me manque, ce sont eux. Ces gens avec lesquels je peux vraiment parler. Qui me ressemblent et me comprennent. Qui m'aiment et ne me jugent pas. Qui me tirent vers le haut sans pour autant m'empêcher d'aller explorer les bas-fonds.

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé écrire. A seize ans, je passais mon bac et déjà, je voulais partir vivre à Paris. Mais mes parents m'ayant jugée trop jeune, il fallut que je reste à Nice.

Je me suis inscrite en D.U.T. de commerce par un étrange concours de circonstances. Je n'avais que seize ans et j'ai trouvé cruel qu'on me demande si tôt ce que je voulais faire de ma vie. Dire que j'ai aimé ces études est un très grand mot. Sans Laure, je ne serais pas allée en cours plus de deux mois. Mais je l'ai rencontrée, ma Louloute. Une sorte d'âme sœur. Autant physiquement

nous sommes diamétralement opposées, autant nous nous ressemblons d'une façon presque effrayante au niveau du caractère. Nous disons les mêmes mots au même moment, nous rions avec les mêmes intonations, au même moment, nous émettons les mêmes bruits étranges, au même moment. Nous jouons à celle qui dira les pires gros mots et formons une extraordinaire équipe de belote quand nos adversaires ne nous connaissent pas. Quand mon père a pris la gérance d'un restaurant en Gironde, j'ai proposé à Laure de venir travailler là-bas avec moi. C'était le premier été que je passais sans ma famille. Sans ma bande de cousins. Mes frères et sœurs. Les miens. Pas dans le sens de « ceux que je possède ». Dans le sens de « ceux auxquels j'appartiens ». Comme on s'appartient tous. Les miens, c'est le nom que j'ai donné à ma tribu. Certains de mes amis font partie de ma tribu. Ils se reconnaîtront.

A la rentrée, nous avons emménagé en colocation avec Bijou (le mec de Laure) et Narco. Toute l'année scolaire, Laure est venue me réveiller le matin pour me motiver à aller en cours. La plupart du temps, je réussissais à la démotiver. Alors nous restions dans notre appartement et jouions à la belote. Nous avons obtenu notre D.U.T. avec deux centièmes d'écart.

A quelques mois de ma majorité, j'ai annoncé à mes parents que j'irais à Paris à la rentrée. Que j'allais tenter ma chance dans le théâtre avec la vague idée de devenir quelqu'un. J'ai passé un deuxième été à travailler dans le restaurant de mon père, sans Laure cette fois.

Une semaine avant mon départ pour Paris, alors

que j'étais en train de me reposer chez ma mère, je vomissais quatre fois par jour.

En montant dans le train, j'ai perçu par avance ces moments où j'aurais besoin d'eux et où je regretterais d'être partie. La notion d'infini prit soudain un sens ; mes larmes me semblaient intarissables.

*Cela faisait quelques mois qu'elle était à Paris quand, un matin, elle était passée devant un chantier. Elle s'en était approchée, sans trop savoir pourquoi. Elle avait posé les mains sur les barrières de sécurité et avait inspiré par le nez, un grand coup en fermant les yeux. Elle s'aperçut qu'elle adorait l'odeur du ciment. Une odeur qui lui avait manquée. En même temps que l'odeur, des images lui étaient revenues à l'esprit. Des images de son adolescence, des images d'un temps où elle était insouciante et heureuse. Elle se souvint de cet été brûlant qui avait suivi le divorce de ses parents. Elle vivait avec son père dans ce qui, depuis presque toujours, était leur maison. C'était les vacances, elle travaillait les jeudis et dimanches avec Tony, son meilleur ami, sur le marché à touristes de Port Grimaud, pour se faire un peu d'argent et aller à Cannes le dépenser. Le reste du temps, elle traînait chez elle. Son père, lui, carrelait des sols, montait des murs, creusait des piscines. Ce n'était pas vraiment ce qu'il aurait rêvé de faire mais, comme tout ce qu'il entreprenait, il le faisait bien. Cet été-là avait été*

*tellement chaud qu'elle se douchait dix fois par jour, à l'eau fraîche. L'air était si étouffant que le moindre geste la faisait transpirer. Dans sa maison aux murs très épais, la température était agréable, surtout au rez-de-chaussée. Le matin, elle était réveillée par les rayons du soleil qui filtraient à travers ses rideaux orange. Elle avait voulu les changer et en prendre des plus opaques et puis elle s'était résignée. Comparé aux geignements de son petit frère, être réveillée par les rayons du soleil prenait des allures d'extase. Elle tendait une main paresseuse pour prendre la télécommande là où elle l'avait laissée la veille et allumait la télé. Vers onze heures et demie, elle se levait, se douchait, descendait dans la cuisine salle à manger salon et ouvrait le frigo. Elle adorait les vacances parce qu'elle pouvait prendre son temps. Selon ce de quoi le frigo était rempli, elle préparait une grosse salade. De temps en temps, elle allait chez son boucher et cuisinait une viande. Évidemment, par cette chaleur, le frigo était souvent plein de légumes ; ceux du jardin de son grand-père maternel, au doux goût de paradis. Des tomates cœur de bœuf, des haricots verts, des concombres, des laitues, de gros oignons blancs. Elle aimait passer du temps à faire, avec le plus grand soin, la vinaigrette ; éplucher l'ail, le râper sur les dents d'une fourchette, ajouter la moutarde, ne pas avoir peur que ça pique, beaucoup de sel, beaucoup de poivre, bien mélanger le vinaigre, et puis l'huile d'olive, en battant doucement. Ensuite, prendre une petite feuille de salade et goûter la sauce. Il manquera toujours un peu de sel. Vers midi et demi, son père rentrait, recouvert de petites boulettes*

*de ciment sec. Sur le T-shirt, le pantalon, les godasses. Dans les cheveux. Il posait ses mains sur le comptoir, des mains qui à force de travail avaient fini par ressembler à des pieds. Des pieds qui n'auraient jamais connu la protection d'une paire de chaussures et auraient piétiné la terre entière. Des pieds que ni savons, ni soude ne parviendraient à rendre propres. Il regardait ce qu'elle avait préparé, lui souriait et lui faisait la bise en la prenant dans ses bras. A tout jamais l'odeur du ciment lui rappellerait les bras de son père. Après avoir mangé en parlant de l'insoutenable chaleur, de la rareté des nuages, de la fête du village, du connard de client qui n'a toujours pas payé son dû et de sa délicieuse vinaigrette, son père décalait son assiette sur le côté, croisait les bras sur la table et s'endormait, la tête sur les mains. Elle débarrassait la table et mettait le café à partir, dans la cafetière italienne. Il se réveillait toujours à temps pour boire son café chaud.*

*Ces instants-là faisaient partie des instants les plus heureux de sa vie. Maintenant qu'elle vivait à mille kilomètres de lui, maintenant qu'elle devait travailler pour manger des légumes sans saveur, l'odeur du ciment la rendait heureuse. Elle se disait que, désormais, pour elle, le bonheur serait une réminiscence. A Paris, elle se sentait plus légère ; elle avait fait la chose la plus difficile qu'elle puisse faire, à partir de là, toutes les épreuves seraient dérisoires, elle le savait. Enfin, elle pourrait vivre pour elle-même.*

## **Le 14 octobre 2005 à 10h31, là où j'ai un genre d'obsession.**

Qu'on se mette d'accord. Ici, en plus de mon idéologie, il va surtout être question de mecs. Je pourrais juste changer leurs prénoms mais ce serait les dénaturer. Alors je leur donnerai des surnoms. Je fais ça depuis très longtemps. Du temps où j'étais encore une petite pisseuse et que je ne trouvais rien de mieux à faire en cours qu'écrire des conneries que je faisais circuler parmi mes copines qui répondaient par d'autres conneries, tous les mecs dont on parlait avaient des surnoms. Des trucs débiles ; il y avait un type qui avait des yeux absolument magnifiques. On l'appelait Cyclope, en référence à celui qui peut tout brûler d'un regard, dans X-men. Je ne sais pas exactement si on faisait ça parce qu'on avait réellement peur qu'un jour quelqu'un tombe sur tous ces mots qu'on s'écrivait ou si c'était plus parce que ça nous donnait l'impression de détenir un secret que nous étions les seules à pouvoir déchiffrer.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, je ne peux pas écrire sur un mec sans lui avoir trouvé un surnom. Quand je pourrai, j'utiliserai leurs surnoms officiels. Sinon, je me creuserai la soupière pour leur en trouver un qui tienne la route.

**Le 14 octobre 2005 toujours, à 22h03, au moment où je hais les hommes (et où j'explique pourquoi).**

Aujourd'hui, j'ai voyagé avec Baudelaire. Après un forum pour l'emploi bondé duquel j'ai dû me barrer d'urgence pour éviter une crise de claustrophobie, j'ai voulu aller consulter les offres d'emploi à l'A.N.P.E, qui était exceptionnellement fermée en ce vendredi ensoleillé. Du coup, pour me remonter le moral, je me suis payée une chicha à la cerise dans un salon de thé égyptien qui croisait ma route. Et, fumant, j'ai lu *les Fleurs du Mal*.

Envie de parler de moi. Je disais hier être lassée des hommes. Malgré mon jeune âge, c'est la pure vérité. Je vais vous expliquer.

Il y a quinze mois, j'ai largué (il niera) le mec avec lequel je venais de perdre plus de quatre années de ma vie, une grosse partie de mon énergie et une quantité plus grande encore de mes illusions. Là, je me suis dit : « Bon, c'est fini, je retomberai plus jamais amoureuse ». Il faut se mettre à ma place, je n'avais alors vécu que deux relations amoureuses ; la mienne et celle de mes parents. Les deux se sont terminées dans la souffrance, les cris et les larmes. L'amalgame a été rapide : l'amour conduit inévitablement à la haine. Il n'y a que dans les livres que les couples vivent heureux et ont beaucoup d'enfants. Bref, j'ai changé d'idéal. Et de standards. *La Petite Sirène* (celle de Walt Disney),

*E=MC<sup>2</sup> Mon amour* (de Patrick Cauvin) ont cédé leur place à *Nos amis les hommes* (de Maïa Mazaurette) et *Bad Girl* (de Cameron Tuttle) dans ma bibliothèque. J'étais devenue un ersatz de féministe enragée, et ça n'a fait qu'empirer... Il y a d'abord eu mon coloc' qui se levait la nuit pour me peloter et faisait comme s'il ne s'était rien passé une fois le jour levé.

Puis l'été est arrivé, porteur de légèreté et d'espérance (c'est là que j'ai attaqué Pennac, en même temps que ma première saison dans la restauration). Je rencontre un mec bien, je suis presque prête à y croire encore, mais j'ai peur. Peur de ne pas être à la hauteur, dans un lit. Donc, d'une manière habile, je repousse la chose. Au bout de quinze jours, résolue à passer à l'acte, je le revois et il me largue. L'humiliation accroît encore un peu ma haine des mâles et me pousse à prendre une décision : « Puisque la seule bonne chose qui puisse m'arriver, avec un mec, c'est d'avoir un orgasme, ça va être vite vu : il me plaît ? On baise. Il baise bien ? Il a droit à une deuxième nuit. Il baise très bien ? Va pour une troisième. Après, on passe à autre chose ». (Là, je me suis mise à lire du noir ; Jean-Claude Izzo et, dans un autre registre, Amélie Nothomb). Reste que j'ai toujours peur de ne pas pouvoir le faire avec un autre que celui avec lequel j'ai tout appris. Le hasard qui, parfois, fait bien les choses, m'a alors permis de surmonter mon malaise. Un bar, l'alcool et le guarana me montant à la tête, je tombe sur le mec qui occupait mes fantasmes depuis que, pour la première fois, mes yeux avaient croisé les siens, presque trois ans auparavant. Trois années pendant lesquelles j'ai rêvé de



lui, trois ans de désir accumulé. Libre et bourrée, je le drague, l'embrasse et lui propose mon lit pour une nuit. Le lendemain, métamorphosée, je n'ai plus peur de rien ; « Je l'ai fait avec lui, je peux le faire avec n'importe qui ! »

Confiante, fière, me voilà prête pour une vie de débauche où seuls l'envie et l'instinct ont leur mot à dire. Pendant les dix mois qui vont suivre, je vais : être déçue, m'attacher puis être déçue, pour enfin... être déçue. (C'est là que je suis tombée sur Blémia... une délivrance qui m'a permis de ne pas sombrer dans le féminisme pathétique). Trois mecs, trois déceptions. Un cent pour cent. Mais il ne pouvait en être autrement puisque j'éprouvais ce stupide sentiment qu'est l'amour pour mon coloc' somnambule ou amnésique, ou les deux (eh oui, malheureusement, être résolue ne suffit pas toujours, il y a des trucs qui vous tombent dessus, comme ça, et qu'on ne peut ni contrôler, ni éviter ni rien du tout, juste subir. Je n'ai pas choisi. Vous choisissez, vous, d'aimer ce con qui laisse traîner ses chaussettes sales, rote à table, oublie toujours de relever la lunette des chiottes et ne vous comprends pas parce que vous ne parlez pas la même langue ?)

Les murs de ma résolution commencent à s'effriter : j'ai besoin de tendresse et de réveils à deux. Au moment où je commence à sérieusement envisager la bisexualité (les hommes pour le sexe, les femmes pour les câlins) revient l'été et avec lui les fondements de ma résolution. Je rencontre un super coup qui mérite plus que trois nuits. Il s'avère charmant les dix premiers

jours pour se révéler être un connard de mythomane ensuite. Bon, à ce moment-là de l'histoire, j'en ai vraiment plein le dos des hommes, de leurs mensonges et de leurs bites.

Je n'aurai néanmoins pas le temps de me prononcer entre la solitude et l'homosexualité que je me retrouverai à partager le lit de l'Anguille. Mon Blémia. Réel. Sans canne, sans accent, sans appareil photo. C'est le premier dont je donne le surnom parce que c'est le seul à en valoir la peine et que rien qu'à son évocation, j'en oublie tous les autres. On l'appelait l'Anguille parce qu'il maîtrisait l'art de se faufiler sans que personne ne s'en aperçoive. Personne ne le voyait entrer ou sortir du resto. C'était à ses yeux bouffis et rouges qu'on savait qu'il était allé prendre sa pause. Il m'avait plu dès notre première discussion. Je lui plaisais. On a passé un mois ensemble. Un mois pendant lequel j'ai oublié Boro et mes bouquins. Un mois pendant lequel j'ai plus aimé vivre que rêver. Un mois de bonheur dans les bras d'un homme qui préférait écouter que parler, m'appréciait pour ce que je suis, ne disait que la vérité et ne perdait pas son temps à se justifier. Mais c'était une relation idéale parce que ce n'était pas une relation de couple, parce qu'on savait qu'une fois la saison finie, on ferait nos bagages pour rentrer chez nous et qu'on ne se reverrait probablement jamais.

La vie est cruelle. Elle donne pour mieux reprendre et il m'arrive de penser à lui, d'imaginer à quoi aurait pu ressembler ce nous. Et, pendant ces

moments d'égarement, j'éprouve un bonheur pur (parce que simple) et une tristesse infinie (parce qu'irréremédiable) qui sont tout à fait indissociables. Étrange chose, l'amour. Étrange bestiole, l'Anguille...

J'aime ce surnom. Du temps où je servais dans une toute petite salle remplie avec le maximum de chaises possibles en me faufilant entre les tables tout en roulant du cul, on m'appelait l'Anguille. Je vais vite. Je suis flexible. Si j'étais un animal qui vit dans l'eau, je serais une anguille. Mais une anguille qui rêverait d'être une raie manta.

\* \*

\*

L'Anguille a marqué une page dans mon histoire humaine, sentimentale et sociale. Il m'a en quelque sorte redonné confiance en l'homme.

A dire vrai, c'est en l'humanité entière qu'il m'a réinsufflé de l'espoir. Pour ce qui me semblait être la première fois de mon existence, j'ai rencontré quelqu'un d'honnête. Pour moi, les gens honnêtes sont une race éteinte. De l'ordre du mythe. Revendiqué par tous mais rien d'autre qu'un vulgaire mensonge de plus dans une société d'apparence où seul le beau peut-être considéré comme vrai.

Moi-même je mens à longueur de journées.

Et puis j'ai rencontré ce mec, preuve vivante et incontestable que l'honnêteté existe en ce bas monde. Quelque part, très profond, en moi, cela m'a

réconfortée. Car si je suis une humaniste convaincue, je fais preuve d'un effroyable cynisme en matière de relations humaines, lesquelles doivent être fondées sur la franchise, ce dont l'homme, et la femme, étaient jusqu'alors incapables.

Il faut rappeler que je ne crois pas franchement en l'amour, lorsqu'il y a du sexe. Pour moi il se résume à : « ça fait mal à chaque fois et de toute façon ça n'existe pas. » Là où il y a sexe il y a séduction puis combat pour le pouvoir et bien que je me contrefoute d'avoir le pouvoir, je ne peux me résigner à le laisser dans les mains de l'autre, ce menteur, ce salaud.

Le problème des jolies filles, c'est qu'il suffit souvent de flatter leur ego pour leur faire croire n'importe quoi (du moins au début, quand elles sont encore naïves, presque innocentes). J'ai beau prévenir les mecs qu'ils n'ont pas à se fatiguer à essayer de me séduire puisque la raison pour laquelle je parle avec eux c'est qu'ils me plaisent et que, donc, je coucherai bien volontiers avec eux, ils finissent toujours par me dire les paroles que toute fille rêve d'entendre. Paroles que je finis toujours, fatalement, par croire. A l'époque où j'ai rencontré l'Anguille, je n'étais pas encore assez blasée, je cédaï encore facilement à l'enchantement de belles paroles, mais lui n'a pas fait usage de cet artifice.

Aujourd'hui, je ne crois absolument plus rien en dehors de ce que mes professeurs, amis et parents me disent, après analyse et validation, évidemment. Tout le reste – ce que je lis dans les journaux, ce que j'entends à la télé, ce que je vois dans les films, ce que les gens me

disent – tout le reste, est classifié comme a priori faux.  
Méfiance totale.

**Le 18 octobre 2005 à 12h38, pendant que  
je me lève.**

Je ne me suis pas réveillée ce matin. C'est Romano (un cuisto avec lequel j'ai bossé) qui m'a sortie de ma léthargie. J'adore ce mec. On se ressemble beaucoup. La même gentillesse, la même promptitude à faire confiance au premier venu, la même capacité à se faire baiser la gueule à tous bouts de champ et à s'en foutre complètement. Je me demande si ce n'est pas le mec qu'il me faut... sauf qu'il n'a pas confiance en lui et que c'est le genre de truc qui me fatigue à sa simple évocation déjà... Ou je ne m'y connais pas ou ça sent le dévalorisateur + + au besoin constant d'être rassuré et sortant à longueur de journée des phrases genre : « Je ne suis vraiment qu'une pauvre merde, je comprends pas pourquoi tu restes avec moi ». C'est mignon la première fois mais je me lasse dès la deuxième. Ou alors, autre possibilité, la jalousie malade qui finit par se transformer en harcèlement.

(« T'étais où hier soir ?

Qu'est-ce t'as fait ?

T'as vu qui ?

C'est Qui ce mec ?

De Quoi vous avez parlé ?

Il est plus beau que moi ?

Il baise mieux ? »)

En général, avec les mecs qui n'ont pas confiance en eux, c'est soit l'un soit l'autre. Soit ils sont insupportables parce que le fait qu'ils se sous-estiment les rend paranoïaques et jaloux. (J'espère ne pas devoir développer ce point ; j'espère que la jalousie et la paranoïa sauront parler d'elles-mêmes.) Soit ils finissent par me souler parce qu'il faut faire attention à tout ce qu'on dit et qu'on dépense beaucoup d'énergie pour une cause perdue. Croire que l'on a la capacité d'aider quelqu'un à prendre confiance en lui est un mirage. C'est aussi une répétition de la mise en scène de l'échec.

**Le 19 octobre 2005 à 04h36, au moment où  
je développe.**

On est tous coupable de quelque chose. Une des plus belles illustrations (au sens propre du terme) en est le péché originel. Considérons *la Bible* comme étant au monde occidental ce que *l'Odyssée* était à l'Antiquité grecque. La mythologie est un moyen d'expliquer le fonctionnement de la nature. Une géniale tentative de réponse à tous les « Comment ça se fait que... ? »

Pour répondre à une question importante, « Comment se fait-il que l'être humain porte en lui un sentiment de culpabilité ? », les géniteurs de *la Bible* apportèrent la réponse du péché originel. L'homme

serait, par essence, porteur de la faute. Encore que l'homme, pauvre petite chose, n'est que la victime indirecte de la convoitise d'Ève, la femme, ultime pécheresse. Ceci explique cela. Si on les écoute, ce qui nous unit, c'est la faute. Nous sommes tous censés être les descendants directs d'Adam et Ève, coupables de la faute suprême, renvoyés du paradis pour aller galérer sur terre. Vous imaginez le fardeau qu'on se traîne ? Bref, l'homme est coupable, et parce qu'il est homme, l'homme doit se repentir. Mais l'homme, ce bougre de crétin, non content de ne point se repentir suffisamment, se mit à aggraver sa liste de fautes, donnant naissance, au bout de deux mille ans, à une humanité ulcérée par la culpabilité.

Assoiffée. De vengeance. De rédemption.

Un thème assez récurrent de la littérature est la question du traitement de la violence. La plupart du temps, les écrivains lui opposent le sacré et en général, c'est la violence qui l'emporte. Grande question n'est-ce pas ? Peut-on sérieusement envisager qu'un jour l'homme arrêtera de faire la guerre à l'homme ? Qui, qu'est-ce qui interrompra le cycle de la violence ? Qui, qu'est-ce qui empêchera les victimes de se venger de leurs bourreaux, faisant de leurs bourreaux des victimes qui, elles aussi, voudront se venger à leur tour ?

## **Le 20 octobre 2005 à 03h12, au moment où je me sens coupable en permanence.**

Passons d'une situation générale (l'humanité tout entière est coupable) à une situation particulière (je suis un être humain donc je suis coupable).

Je me sens coupable, j'ai l'impression quotidienne de devoir me racheter. C'est pour ça que j'essaie de sauver des gens. Seulement voilà ; je n'y arrive pas, et ce non pour cause d'incapacité mais d'impossibilité. La seule chose que je puisse réussir à sauver, c'est moi-même.

\* \*

\*

Après avoir déposé des dizaines de C.V. dans le tout Paris, pour des boulots de critique et de serveuse, après avoir essuyé autant de refus que de demandes, je commence à désespérer. Bientôt à court d'argent, frôlant la rechute de dépenses incontrôlées chaque fois que je passe devant une boutique de fringues, j'ai fini par me rendre à l'adresse indiquée pour vendre *Patate Power*, un magazine censé être drôle. Je suis payée à la commission mais travaille avec deux charmants jeunes hommes, ce qui a suffi à me convaincre que ce job n'est pas aussi minable qu'il y paraît. J'arrête les gens dans la rue et leur raconte n'importe quoi pour qu'ils m'achètent un exemplaire de la pire daube que j'ai jamais lue. Mais surtout, j'essaie de me persuader que je ne mendie pas. Le problème, c'est qu'il faut que je



mange. Et puis, les deux mecs sont très mignons.

Comme je ne suis pas du genre à insister, je choisis mes proies ; des hommes susceptibles de succomber à mon charme. Mon cœur de cible est donc plutôt large et je connais beaucoup d'experts en marketing qui seraient jaloux. Plutôt que de me fatiguer à les convaincre de l'indispensabilité de *Patate Power*, je leur fais les yeux doux. Inconsciemment flattés de susciter l'intérêt d'une jolie fille, ils finissent, la plupart du temps, par cracher la somme requise. Et moi, consciemment, je vends mon âme au diable. C'est pour cela que le matin, en me levant, j'espère deux choses : le retour de l'Anguille et l'arrivée rapide d'un autre boulot.

En attendant de trouver mieux, j'ai emménagé chez un de mes très bons amis du lycée. Nos différences ont tissé entre nous un lien étrange et incassable. On ne sait pas exactement pourquoi on s'aime tant ; chacun représente tout ce que l'autre ne voudrait surtout pas être. Le studio de vingt mètres carrés dans lequel on habite n'offre pas beaucoup d'échappatoires et ce n'est qu'avec force compromis que l'on réussit à cohabiter. Les compromis m'ôtent mon indépendance et ma liberté. Alors, à la liste de mes espoirs, j'ai ajouté celui qu'un appartement me tombe du ciel dans les mains. J'ai conscience que, vu la situation immobilière de Paris, je pourrais tout aussi bien attendre que le système solaire se mette à tourner autour de la lune, mais je sais aussi que l'espoir fait vivre et que le pessimisme n'a jamais rien donné de bon. Et pour ces deux raisons, j'ai

toujours, avec une innocence enfantine, cru aux miracles.

**Le 24 octobre 2005 à 21h07, au moment où  
je veux des trucs qui n'arriveront jamais.**

Je me suis acheté le dernier *Kyo*, un manga qui retrace l'histoire d'un samouraï sanglant auquel je pense quand ma libido s'assèche. Le genre de gars contre lequel je fantasme de combattre, yeux dans les yeux. Le terrasser pour lui laisser la vie sauve à condition qu'il me fasse l'amour avec la fougue dont il dispose, sabre en main, face à un adversaire qu'il estime à sa hauteur. J'ai aussi rebossé avec le type drôle et doux.

Là je viens de manger et je commence à réfléchir. Je ne sais pas ce que je veux. L'Anguille m'a redonné l'espoir qu'un jour un mec m'aimerait d'un amour réciproque et sans conditions et aujourd'hui, je ne suis plus sûre de rien. Je sais juste qu'il y a au fond de moi une petite gamine qui ne demande rien d'autre qu'un amoureux tendre et fou dans les bras duquel se consoler de la dure vie d'adulte que je mène. Derrière chaque mot que me prononçait ce joli garçon se cachait l'idée qu'inévitablement, il finirait par rendre triste la petite fille naïve que je suis restée. Je ne suis plus trop sûre d'avoir envie de souffrir. Je voudrais arrêter de croire au prince charmant. Ou à l'âme sœur ou au grand amour, peu importe le nom que vous lui donnez.

Être une salope. Ne voir dans chaque mec que je croise qu'une paire de nichons. Dissocier mon sexe de mon cœur et de mon cerveau. Pour faire court, j'aimerais avoir une bite et penser avec ! Et puis, aussi, que l'Anguille revienne. Qu'il me dise qu'il m'aime et ne peut pas vivre sans moi. Que depuis qu'il est parti, il n'y a plus que du vide dans sa vie.

Je veux ne plus vouloir ça. Ne plus penser à ça. Ne plus penser à lui. Ne plus me réveiller le matin avec l'espoir de tomber sur lui à chaque coin de rue.

\* \*

\*

Autant en amour j'ai toujours fait de mauvais choix, autant en amitié mes décisions semblent presque toujours avoir été éclairées par la grâce. Pourtant, je procède de la même façon dans les deux cas : à l'instinct. Il est probable qu'inconsciemment je choisisse exprès des hommes qui me feront souffrir. Par contre, depuis toute petite, j'ai toujours très bien su m'entourer. C'est en maternelle que j'ai rencontré Tony, mon meilleur ami de toujours. Quelque chose d'éternel et de totalement inédit nous unit. Je crois que si aujourd'hui je ne pense pas rencontrer un jour le grand amour, c'est parce que déjà, je l'ai rencontré.

Amour platonique, certes. Mais je l'aime, et sans condition aucune. Dix années après la naissance de ce lien (qui se fit sur les bancs d'une école de maternelle, dans un petit village de la Côte d'Azur), il m'a avoué qu'il était gay. Cela ne m'a ni choquée ni surprise.

J'étais, en mon for intérieur, au courant depuis bien longtemps. Évidemment, je n'avais jamais mis de mot dessus, même si j'avais remarqué qu'il était très différent des autres garçons que je connaissais. C'est depuis toujours le gage de la pureté de notre relation. Mon éducation et l'environnement dans lequel j'ai grandi ont laissé des traces (notamment mon envie inconsciente de ne rencontrer que des hommes susceptibles de me dégoûter du genre), mais mes parents m'ont transmis l'essentiel, voir le plus important : la tolérance, le respect, l'ouverture d'esprit, la curiosité et la confiance. Par tolérance, j'entends amour de la différence.

De toutes les différences.

**Le 25 octobre 2005 à 20h54, au moment où  
j'admire Médée.**

Aujourd'hui j'ai craqué ! J'ai planté ma journée à 13h, j'ai dépensé mes derniers cinq euros dans un cyber café et j'ai fini *Le Potentiel érotique de ma Femme* de David Foenkinos. Écriture hachée, adaptée au rythme de ma respiration. J'ai bien rigolé. Ensuite je suis rentrée à la maison et j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres un petit mot de ma grand-mère et un chèque. J'ai été touchée (aux larmes) par le mot et j'ai pris le chèque comme une récompense. Demain, je ne retournerai pas travailler.

J'ai aussi lu la *Médée* d'Euripide, avant de manger. Cette femme blessée, humiliée, délaissée pour une autre par celui pour lequel elle a consenti à tous les sacrifices, qui décide de tuer ses propres enfants, par vengeance et désespoir, me fascine. Je n'éprouve pas la moindre honte à dire que je bave d'admiration pour cette femme et sa façon – excessive, viscérale – de réagir à la douleur. Je me suis trop écrasée, j'ai trop de fois fait le dos rond pour ne pas tirer ma révérence au respect que cette femme a pour elle-même. Et tant pis s'il faut détruire ce qu'elle a de plus cher au monde afin de montrer qu'on ne crache pas sur elle, qu'on ne joue pas avec ses sentiments, qu'elle n'est pas un torchon qu'on utilise puis qu'on balance à la poubelle, qu'elle n'est pas un trou dans lequel on se vide.

J'aimerais me savoir capable d'un truc pareil ; être assez forte pour me trouver plus importante que tout le reste et ne plus jamais me rabaisser pour une petite miette d'amour, une simple marque d'affection. Je ne suis même pas capable de hausser le ton pour me faire respecter. Je voudrais trouver au fond de moi ce que je cherche dans le regard des autres : la certitude que je suis un être exceptionnel. Que je vaux beaucoup mieux que tout ça. Moi, mes cheveux bruns, mes yeux marrons, mes p'tits seins, mon p'tit bidon, mes genoux moches, ma peau douce, ma bouche que je trouve jolie, mon nez que je trouve gros et mes grains de beauté... Quand je me regarde je me trouve banale et quand je parle, je me trouve nulle. Ça me rend triste ; c'est le truc le plus commun du monde. C'est pour ça que je n'avance plus. Je n'étais pas comme ça avant.

Avant, je me trouvais belle, intelligente, drôle, unique. Depuis qu'un mec m'a dit non, depuis ce maudit soir où j'ai demandé à Narco (le gars qui se lève la nuit pour m'embrasser et s'endort ensuite, pour oublier, et dont le surnom est vraiment affectueux, contrairement aux apparences. De toute façon ce n'est pas moi qui l'ai trouvé) « T'as envie de moi ou t'as juste envie de te vider les couilles ? » et qu'il m'a répondu « Euh... honnêtement, plutôt la deux », eh bien, je suis persuadée d'être moche et conne. J'accorde trop d'importance à ce que pense ce connard (c'est très certainement une aberrante évidence) mais j'étais convaincue qu'on était faits l'un pour l'autre alors, forcément, ça m'a fait un choc ; « Quoi ? Il n'a pas envie de moi, la meuf la plus désirable au monde après Monica Belluci ? » Voilà, depuis, quand je regarde dans un miroir, je vois un boudin.

Depuis, je crois que les mecs ne restent avec moi que parce que je couche le premier soir et que je suce plutôt bien, pour un thon.

Je cite Susan Müller, pour me donner du courage « Et je voudrais rappeler à toutes les femmes que nous sommes toujours belles, que nous sommes toujours fortes, que nous sommes toujours sexy, que nous sommes toujours... là ! »

*Sans s'en apercevoir, un matin, elle était devenue une femme. Elle s'en était rendu compte en constatant que, dernièrement, elle n'avait acheté que des vêtements de « Femme ».*

*Pour ce qui est des fringues, elle est passée par tous les styles ; du gothique au streetwear, en passant par le hippie, le pouf, le fait maison et le classique. Elle a, en expérimentant toutes ces façons de s'habiller, gardé un fil conducteur : la provocation. Aujourd'hui, elle s'était trouvée ; elle serait, jusqu'à ce que ses seins tombent vraiment trop bas, une femme provocante. Vous voulez un peu de psychologie de comptoir ? Ce n'est pas le « non » de « Narco » qui lui a fait perdre sa confiance en elle. Elle n'en avait jamais eu. L'aplomb avec lequel elle pouvait se permettre de déclarer : « J'ai confiance en moi » n'était possible que grâce à la force de l'auto-persuasion. Avant, elle était persuadée que sa poitrine était son seul moyen de draguer. Elle était rondelette et avait en effet un très joli décolleté. Ses deux grains de beauté sur son sein gauche, espacés de quelques centimètres l'un de l'autre et du tissu de ses soutiens-gorge, petits mais voyants, étaient ce qu'elle se figurait être à la fois son plus beau sourire et son meilleur profil. Dire qu'elle se sous-estimait, c'est sous-estimer le trop peu d'estime qu'elle s'accordait. Un beau jour, elle fit une sorte de dépression et cessa de s'alimenter pendant deux mois. Au matin de ces deux mois, elle se réveilla et se trouva maigre en s'apercevant au hasard, dans un miroir. En montant sur sa balance elle vit qu'elle avait perdu huit kilos. Deux kilos de seins, le reste en ventre, en fesses et*

*en cuisses. Après avoir repris deux kilos en se régaland de pâtisseries ultra riches, elle se trouva superbe. Mais elle n'avait plus de décolleté. Bœuf, un ami de son père, celui avec lequel il avait ouvert le restaurant, avait pris soin qu'elle en soit assurée en lui disant, après l'avoir revue en paréo « Mais t'as plus de seins, ça sert plus à rien de te regarder ! ». Cet homme possède un humour d'une suprême délicatesse. Parce que, bien sûr, c'était une blague. Il était en effet toujours très utile de la regarder, ce dont elle mit un long moment à s'apercevoir. Deux ans. Et puis elle prit conscience de ses jambes ; elles cessèrent d'être un appendice uniquement destiné à la faire marcher. De la même façon ses épaules, ses hanches, ses yeux acquirent des fonctions toutes nouvelles et très divertissantes. Cela l'avait rendue encore plus provocante, comme le prouve cette citation, prise au hasard d'une conversation qu'elle eut un soir avec un ancien collègue. De temps en temps, ils se rejoignaient après le travail, et ils allaient boire des bières :*

- « Ah, putain ! Je vais passer pour une clodo, avec mes chaussures dans les mains, mon corsaire tout tâché, mon haut dégueulasse et mes pieds nus (*elle sortait du boulot et, après douze heures debout, elle avait mal aux pieds*). En fait c'est pas grave, j'adore comment ils me regardent les gens, dans le quartier. Je sais pas ce que je déclenche chez eux mais c'est drôle de voir leur air courroucé. (*Après un long silence de réflexion*) La dernière fois que je suis descendue dans le sud, ma mère m'a dit : « Arrête la provoc' ». » (*Après un autre long silence de réflexion*) Mouai, je vais voir... »



*Quelques mois avant, elle était allée au Champion de Pigalle avec une seule idée en tête : s'acheter de la cire. Elle voulait réaliser son premier fantasme de femme ; jeter son rasoir, rapide et totalement indolore pour commencer à s'épiler. Pour elle, seule une femme était capable de supporter la torture de l'épilation. Elle avait donc appliqué et retiré la première bande avec cé-ré-mo-nie. En regardant ses jambes nouvellement imberbes, elle avait ressenti la fierté d'un rituel d'initiation réussi. « Prochaine étape, le maillot ! » Mais, pour le moment, elle avait d'autres préoccupations, comme trouver un nouvel appartement.*

## **Le 31 octobre 2005 à 14h17 pendant que mes livres me manquent.**

J'ai hâte d'avoir la place pour faire venir mes cartons. Ils sont remplis à quinze pour cent par mon ordinateur, à vingt-cinq pour cent par mes fringues et accessoires qui ne rentraient pas dans les énormes sacs que j'ai pris en montant et à soixante pour cent par mes bouquins, photos, textes et relevés de compte. Quand je pourrai à nouveau toucher tout ça, je serai chez moi. Ma musique et mes livres. Il ne me faut rien de plus pour me retrouver à la maison. Chaque livre de mes cartons a au moins une page cornée, une ligne soulignée ou une croix dans la marge. Ils sont mon numéro dix-sept. L'ami que j'appellerai en n'ayant pas le moindre doute sur le fait qu'il aura les mots qu'il faut. Tous ces auteurs

que je vénère ont réussi à exprimer ce qu'il y a en moi et que je n'arrivais pas à décrire. Relire certains passages de ces livres apaise tous mes tourments. Mes insomnies, mes peines, mes fantasmes ; de vengeance, de retrouvailles, de meurtre, de dire les choses en face...

**Le 02 novembre 2005 à 20h45, au moment où je devrais me faire soigner.**

J'ai eu des nouvelles de l'Anguille. Je me rends compte que c'est quand j'arrête d'attendre les choses qu'elles finissent par se produire. Ce qu'il m'a dit se passe de commentaires (ça n'est pas parce que j'étaie ma vie que je me donne le droit d'exposer celle des autres) mais en tout cas ça m'a ému. Il ne m'a pas oubliée. Et dire que j'en doutais... Il y a des fois où je me trouve tellement névrosée que je m'auto-conseille d'aller voir un psy.

Le jour où j'ai craqué, pendant que je vendais mes magazines, j'ai réfléchi à la raison de mon craquage, histoire d'avoir un truc à répondre à mon espèce de patron. Tout ce que j'ai trouvé à dire, c'est ça : « Je suis trop névrosée pour faire ce boulot ». Et c'est vrai ! Le premier jour, nickel, le deuxième jour, jusqu'à midi, génial. Et puis je suis tombée sur un p'tit gars, je lui ai fait mon baratin et, timidement, avec toute la gentillesse du monde, il m'a dit « C'est cher mais j'te l'prends ». Il m'a filé les cinq euros et après, c'était fini. Le reste de l'après-midi, je n'avais plus aucune

conviction. Plus rien. J'ai encore moins dormi cette nuit-là que les autres. Ce mec, c'était moi : incapable de dire non parce que c'est méchant. Non, pas parce que c'est méchant. Parce que ce n'est pas gentil. Vous saisissez la nuance ? J'ai eu l'impression d'avoir accompli la plus basse action de ma vie. Quand j'y repense... tout ça pour un paquet de malback ! Faudrait vraiment que j'aille voir un psy.

**Le 15 novembre 2005 à 00h20, au moment où je tourne la dernière page.**

J'ai lu *les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, par curiosité professionnelle (en ce moment, lire des bouquins est ma seule occupation. Le bénévolat devient pesant...) Je préfère m'abstenir de tout commentaire. Comme je déteste rester sur un échec, j'ai enchaîné direct avec *Aux fruits de la passion* de Daniel Pennac. Dieu c'que c'était bon ! Arrivée à la trente-quatrième page, je me suis mise à chialer de bonheur. De véritables retrouvailles. Je retrouvais mon Benjamin Malaussène et sa famille de branques. J'étais sûre que *Monsieur Malaussène*, le quatrième de la série, était le dernier. Dans un rayon de la FNAC, j'ai vu ce titre. J'ai lu le dos ça commençait par « La tribu Malaussène et ses proches ». J'en ai eu des palpitations. Comme quand je revois un des hommes que j'ai aimés.

Ça fait toujours quelque chose quand on lit la

dernière ligne, quand on tourne la dernière page. Moi je rentre en deuil, dont le temps est proportionnel au plaisir que m'a procuré le bouquin. Quand ça finit par « À suivre », c'est pas pareil. J'attends. Je surveille l'arrivée du prochain. J'imagine ce qu'il va bien pouvoir se passer. Quand c'est fini fini, j'essaie de pas trop imaginer pour pas trop me faire de mal. Comme avec les mecs. Après m'être enfilé ce que je croyais être le dernier épisode des aventures de Benjamin Malaussène, mon chagrin était énorme. Je pensais ne jamais m'en remettre, et je ne m'en suis jamais tout à fait remise, en fait.

Je suis en train de penser qu'une fois que le tome sept de *Harry Potter* sera sorti, qu'après m'être ruée à la FNAC pour l'acheter et m'être mise en veille pendant vingt-quatre heures pour le lire, je vais tomber dans une profonde dépression qui risque d'être inconsolable. C'est peut-être bizarre de passer de Benjamin à Harry, mais ils se ressemblent parce qu'ils évoluent dans deux univers géniaux et fantasmagoriques. Si l'un a comme arme l'amour, l'autre se bat avec la dérision et l'optimisme. Leur message n'incite qu'à s'accepter avec nos différences, nos séquelles, nos défauts, nos tares. Pour une fois, l'humain n'est pas diabolisé et ce qu'il y a de monstrueux en chaque homme peut être vaincu sans effusion de sang. Divinités humaines, sortes d'extraterrestres ; l'un avec sa nonchalance qui vire au je-m'en-foutisme le plus total, son laisser-aller qui lui donne la puissance de sourire face à l'adversité, au malheur, à l'horreur. L'autre avec sa baguette magique,

sa pureté que rien ne saurait salir, sa compassion et son effroyable bêtise.

J'aime l'idée qu'on ait pu créer, avec autant de dextérité, des êtres aussi simplement sublimes.

Je préfère Pennac parce qu'il est plus drôle et plus tragique, mais Rowling me fait rêver. Et ça n'est pas parce qu'Harry fréquente les demi-géants et les licornes, qu'il peut faire en sorte que les carottes s'épluchent toutes seules d'un coup de baguette magique ou qu'il vole sur un balai qu'il est extérieur à ma réalité. Je serais tombée amoureuse de lui, si j'avais eu quinze ans...

**Le 12 décembre 2005 à 05h56, pendant que  
je pense.**

J'ai, il y a dix jours, recommencé ce boulot de dingue... Il faut être au moins un tout petit peu maso pour faire du service. Bref, j'ai plus le temps de rien. J'ai aussi emménagé dans le studio, à deux pas de Pigalle et du Sacré Cœur. Je suis aux anges. J'aime l'air de ce quartier. Ces petites rues qui grimpent, ces marches et leurs rambardes, des souvenirs du vieux Nice, les mêmes alcooliques dans les mêmes bars, tous ces foutus touristes, un tout Paris qui se laisse voir, en guise de mer. Un horizon, enfin. Les tuyaux du Pompidou comme ce mirage de la Corse, les matins sans brume. Tout y est nouveau et familier,

extraordinaire et banal. Résurgences d'une vie antérieure ou délires du rêve qui devient réalité ? Habiter à Montmartre fait, de moi-même à mes propres yeux, une immigrée non clandestine à Paris.

A propos de pieds, revenons à nos agneaux (et chantons jusqu'à demain). Si je prends ma plume ce soir, c'est parce que je viens de voir *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants* et aussi parce que, en ce moment, je vois, lis et entends beaucoup de choses sur l'infidélité.

Apparemment, la fidélité serait un truc de femmes.

Apparemment, je ne suis pas une femme comme les autres. Je pense, sincèrement, que l'on peut aimer quelqu'un et avoir envie de quelqu'un d'autre. L'attirance, le désir, on n'y peut rien. Ne pas aller au bout de ça, le refouler, se retenir, entraîne la frustration. La frustration est à l'origine des pires atrocités dont l'être humain soit capable. On ne se débarrasse pas de la frustration. Mais on peut avoir la présence d'esprit d'admettre que faire payer aux autres pour ses propres frustrations ne soulage que superficiellement et temporairement.

Pour guérir de sa frustration, il faut travailler sur son désir. Si on prend la peine de se rendre compte que tous nos désirs ne sont qu'artificiels et vains, on est tout de suite beaucoup moins frustré. Je sais parfaitement que quand je n'aurai plus de désir pour chaque joli garçon que je rencontre, je pourrai être fidèle. Je reste

donc plutôt dubitative face à cette redécouverte de la fidélité comme valeur fondamentale du couple. Je crois que la seule chose qui soit nécessaire, absolument, à un couple, c'est la confiance. Est-ce que penser à un autre, c'est tromper ? Bien sûr que oui ! Est-ce que tromper c'est mal ? Je ne pense pas (je suis blonde). Et ne me faites pas croire que « quand on aime, plus rien d'autre n'existe ; on est seuls au monde ». Cet effet-là de l'amour dure quoi ? Trois jours ? Je voudrais que l'on prenne trois secondes pour réfléchir à ce mal qui hante les cocus. Je vais parler pour les femmes. D'abord parce que j'en suis une et ensuite parce que les hommes qui m'ont le mieux parlé de fidélité avaient une copine au moment où j'ai couché avec eux et ils n'ont pas toujours eu l'élégance de me prévenir ou de me le cacher (je ne sais pas trop au juste lequel est le plus élégant). Si nous autres, femmes, détestons l'idée que vous soyez « allés voir ailleurs », c'est parce que ce que nous adorons dans l'idée d'être en couple est cette sensation d'être unique ; d'avoir été choisie parmi des milliards de personnes. C'est pour cela, messieurs, que vous vous en tirez souvent à très bon compte avec un « mais je n'aime que toi, ma chérie ! ». Est-ce que vous percevez l'effroyable absurdité de ce que je viens d'énoncer ? N'existe-t-il vraiment aucun autre moyen de se sentir unique ?

J'ai bien conscience d'exprimer ici un idéal qui installerait une liberté mais aussi une instabilité absolues. Ce qui rendrait obsolètes les notions de mariage et de famille, et je ne suis pas encore sûre d'avoir envie d'en finir avec l'idée de la famille. Je n'ai pas de solution miracle ou facile. J'ai vingt ans ; la

question de fonder une famille ne se pose même pas. Certainement parce que ma propre famille me comble déjà très largement. Dans vingt ans j'aurai peut-être des regrets. Ou peut-être que je changerai d'avis dans dix ans. Peut-être que dans dix ans, j'éprouverai le désir d'éprouver un instinct maternel pour quelqu'un d'autre que pour tous les gens que je rencontre. Ça paraît difficile, dit comme ça. Peut-être que ce que j'appelle instinct maternel n'est rien d'autre que ma façon d'aimer. Une femme m'a dit un jour que j'étais venue sur terre pour trouver une autre façon d'aimer. Dit comme ça, ça paraît très, très difficile. Mais je veux être libre et je me battrais de mon mieux.

\* \*

\*

Je suis une écrivaine. C'est un peu comme un passe-temps. J'écris ce qui me tourmente, ce qui me réjouit, et puis je tourne la page. Enfin, j'essaie.

**Le 24 décembre 2005 à 15h12, au moment  
où je suis énervée.**

La situation la plus pathétique à laquelle il m'ait été permis d'assister. Les mecs, je vous jure... J'hésite entre rire et pleurer. Rire parce que tout cela est vraiment ridicule, pleurer parce que cela montre à quel point les gens peuvent être cons. Il faut que je reprenne



tout depuis le début, que j'explique pas mal de choses, pour que vous saisissiez le dramatique de la situation et puissiez être scandalisés. Parce que c'est parfaitement scandaleux !

Bon, alors, au début, il y avait un manager qui avait envie de moi. Je n'avais pas franchement envie de lui. Passer de l'Anguille à un mec comme lui sentait le désastre à plein nez. Mais je ne suis pas du genre à louper une occasion de m'envoyer en l'air, surtout au bout d'une longue période d'abstinence... Bref, le désastre a eu lieu. Il embrassait mal, caressait mal et baisait conséquemment très mal. Même pas de conversation. Il a voulu remettre ça, moi pas.

Il faut toujours que je me mette dans des situations compliquées ; vu que ce type était mon manager, l'avoir dans la poche était un avantage non négligeable et, en toute logique, l'avoir sur mon dos un gros, gros problème. Donc, pendant un temps, pour le garder à ma botte, je n'ai pas fait celle qui ne voulait pas, mais celle qui ne pouvait pas, tout en flirtant avec lui (quelques œillades et deux ou trois sourires équivoques). Jusqu'ici, tout va bien. Jusqu'à ce qu'il me gonfle. J'en ai eu marre de ses sous-entendus de naze, de sa sale gueule et de l'idée que j'avais été suffisamment désespérée pour coucher avec lui. Bref, je lui ai fait comprendre qu'il n'y aurait pas de re. Là, il a commencé à être imbuvable. Il me parlait mal, me regardait mal et m'emmerdait dès que l'occasion s'en présentait.

Et ce matin, j'ai eu droit à la cerise sur le gâteau,

au pompon du lapin, à la goutte qui fait déborder le vase de ma haine des mecs, de leur ego et de leur connerie. Aujourd'hui jour de Noël, le restaurant est vide. J'étais assise sur une marche au fond de la salle en train de discuter. Il m'aboie de me lever. Comme je ne supporte plus le ton sur lequel il me parle, je fais la sourde oreille. Vingt-sept secondes plus tard, il revient et m'ordonne de me lever. Je le regarde, interloquée, envie de lui demander « ce que ça peut bien te foutre, gros con ». Je ne dis rien, et prends ma tête de celle qui ne comprend pas. Nouveau ouaf. Je lui fais remarquer que la salle est vide et que je ne vois pas où est le problème. Manifestement, il y a un problème. Il semble qu'il ait très mal pris le fait d'être rejeté. Peut-être même qu'il s'est senti utilisé et j'ai donc droit à une petite crise d'autorité, une folle tentative d'humiliation. C'est le genre de truc qui m'amuse infiniment. J'aime voir jusqu'où ça peut aller. Je dois avouer que je n'ai pas été déçue. J'ai eu trois fois droit à la question : « Tu refuses de te lever ? ». À mon troisième oui, il est parti.

Cinquante-huit secondes plus tard, alors que je m'étais levée pour ranger les couverts propres, arrive un grand type en costume. À voir cet air sur son visage, j'ai compris qu'il aurait encore préféré être le chewing-gum que je machouillais plutôt que de me dire ce qu'il allait me dire, directement sorti d'un manuel sur la hiérarchie en entreprise. « Tenez-vous droite », malgré son ton lascif et embarrassé, je me redresse et me contrôle pour ne pas lui faire un salut militaire. Maladroitement, il m'explique que je dois respecter mon supérieur. Tout un tas de trucs arrogants me viennent à l'esprit et, trop

occupée à lutter pour me taire, un rire m'échappe. Le grand pingouin me dit très sérieusement qu'il n'y a pas de quoi rire, je continue à afficher un sourire moqueur en pensant que c'est à s'inonder la culotte ; le mâle dans toute sa splendeur, le comble de l'ego, la stupidité poussée à son paroxysme. Envie de leur cracher un molard à la tronche, pour leur faire comprendre que la supériorité hiérarchique ne donne pas droit au respect, mais que le respect se mérite, à force de respect.

En fait qu'importe, j'arrête de travailler là-bas dans une semaine, date de la fin de mon C.D.D. Je n'ai absolument rien à perdre puisque me virer serait la chose la plus stupide qu'ils puissent faire. Quand je touche mon chèque, j'achète des billets de train direction : le sud. Peut-être aussi un petit tour de France ; en Auvergne chez mes grands-parents, Nice pour ma mère et mon frère, ma tante et mes cousins, mes potes et la belote. Et enfin Strasbourg pour mon autre tante et mes autres cousins. Opération prendre de l'énergie, du repos, du rire du bonheur et un peu de foi, pour continuer.

**Le 17 janvier 2006 à 23h43, au moment où  
je me venge, un petit peu.**

Je suis allé chez ma Louloute, hier, pour une partie de belote. Et j'ai passé la nuit avec Narco. Oui, celui qui m'a brisé le cœur. Enfin... l'un d'entre eux.

Comme je n'ai plus aucun sentiment pour lui, c'était plus facile. C'était simple, clair. Je me suis un peu vengée en lui disant que coucher avec lui m'avait jusque là fait plus de mal que de bien.

Un homme vexé en vaut deux. Il faut bien que leur ego nous serve à quelque chose. C'est leur plus grande faiblesse. A exploiter sans retenue. Là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir... Il suffit juste de ne pas y mêler de sentiments.

Chacun ses faiblesses. Du coup, chacun ses armes...

Je n'aime pas les filles. Elles sont toujours en train de se poser des questions débiles, elles font tout un tas de trucs dans le seul but d'obtenir ce qu'elles n'osent pas demander. J'ai bien conscience que si je n'aime pas les fréquenter, c'est parce qu'elles me renvoient l'image de ce que je suis en partie et que je déteste. J'ai rencontré Cléo quand je faisais de la natation, je devais avoir huit ou neuf ans au moment où elle est venue dans mon groupe. Ensuite on a fait du théâtre ensemble, pendant six ans. C'est la seule fille que j'ai gardée dans ma vie (aujourd'hui il y a aussi Laure qui, je l'espère, fera aussi toujours partie de ma vie). Quand je vois Cléo, quelque chose d'étrange se produit ; une espèce d'alchimie qui fait qu'on en arrive toujours à faire des conneries et à en rire jusqu'aux larmes. Il n'y a qu'avec cette personne que je ris comme ça. Un jour, alors qu'on prenait notre bain aux alentours de trois heures du matin, on riait sous l'eau pour ne pas faire trop de bruit et elle a réussi l'incroyable exploit de boire la tasse dans

une baignoire. J'aime cette fille parce qu'elle n'a pas peur de qui elle est. J'aime cette fille parce qu'elle assume qu'il puisse lui arriver d'être con, chose dont je suis incapable. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je joue aux cons. Je joue aux cons pour éviter d'avoir à assumer de l'être ; je ne le suis pas, j'y joue. Elle, elle s'en fout. Et Dieu merci, parce qu'il y a quelque chose d'infiniment beau dans sa connerie parfaitement assumée, revendiquée même. Cette fille-là est l'une des rares personnes que j'ai rencontrées qui accepte qu'avoir des certitudes soit une connerie. Elle est capable de se remettre en question. C'est tellement rare. Les gens qui ne nous connaissent pas bien pensent souvent qu'on est ensemble. Je dois leur concéder que si nous étions physiquement attirées par les filles, nous serions probablement mariées.

**Le 24 janvier 2006 à 04h20, au moment où  
parlent les livres.**

Sur le site de l'A.N.P.E, au rayon boulot (de merde) de serveuse à mi-temps ailleurs que dans un bar à putes, il y avait une offre où le type n'avait laissé que son nom et son numéro de téléphone. Bon, en fait, je préfère ceux qui disent d'envoyer un C.V, une lettre de motivation et une putain de photo (sur laquelle vous ne vous reconnaissez plus après la quinzième photocopie). Je me sens plus à l'aise à l'écrit qu'à l'oral. Beaucoup plus. Si je pouvais écrire plutôt que parler, il y a un

sacré paquet de trucs que je n'aurais pas dits. En y pensant, c'est incroyable le nombre de conneries que je peux déblatérer. Tout ça parce que, pour je ne sais quelle raison, je ne peux pas empêcher les mots de sortir de ma bouche. Quand je ne prends pas la peine d'y penser, je dis n'importe quoi. Alors que quand j'écris, je peux effacer, corriger, y réfléchir, laisser macérer, y repenser, encore et encore, jusqu'à avoir trouvé les mots justes et la formulation parfaite.

Bon, bref, j'appelle quand même le type vu qu'il n'y a que deux annonces dans ce putain de rayon. Il va falloir que l'A.N.P.E. refasse son stock. Pffff, comme si j'étais la première à y penser. Il va surtout falloir que quelque chose change, dans ce putain de système qui a été écrit mais pas réfléchi. Ni relu ou corrigé depuis que de nombreuses et prétendues intelligentes personnes aient eu la bizarre idée de l'adopter, pour notre prétendu bonheur à tous. (Ne vous inquiétez pas, je vais finir par la raconter, mon histoire...) Donc, j'appelle le type vers seize heures trente et il me dit de venir déposer un C.V. dans un restaurant près des Champs, vers vingt heures trente. Pour faire passer le temps, je matte six épisodes de *Sex & the City* avec un joint. A vingt heures, j'émerge et me fais belle, non sans mal vu que le joint était gros et que je suis à jeun. Je rate le métro, attends huit minutes le suivant, finis par trouver le resto après avoir arpenté le trottoir pendant quinze minutes et être allée me présenter dans celui d'à côté.

« M. Machin n'est pas arrivé, il ne va pas tarder, installez-vous mademoiselle. » Je commande un thé à la

menthe, marocain et brûlant. Il finit par se pointer, jette un rapide coup d'œil sur moi, puis sur mon C.V. et me pose la même question trois fois, trois fois formulée différemment. J'ai l'impression de très mal m'exprimer, je panique, m'embourbe dans mes explications et il finit par me couper la parole, (au moment où je frçais le pathétique) pour m'annoncer qu'il « me recontactera », sur le même ton (que l'on déteste) que les hommes prennent pour nous dire « je t'appelle ». Nous détestons ce ton parce qu'il signifie, « peut-être à un de ces quatre, qui sait ? Par hasard... » Je suis restée scotchée, mes jambes refusaient tout mouvement. Ma tête n'avait qu'une seule envie, payer et prendre mes jambes à mon cou et mes jambes faisaient la grève. Ou peut-être qu'elles se rebellaient contre l'opresseur, qu'elles en ont eu marre, subitement, d'obéir à un cerveau incapable de faire une phrase simple, explicite et grammaticalement correcte. Histoire de « meubler », de pas avoir l'air d'une cruche bête à verser de l'eau, j'ai utilisé ce qui acceptait encore d'écouter ma tête pour me cramer la langue avec mon putain de thé. En face de moi, une connasse blonde et anorexique se faisait servir une assiette de rondelles de tomates avec un demi-citron pour tout accompagnement.

Là, même mes jambes n'ont pas supporté. J'ai réalisé, au bout de deux pas au grand air, que je ne m'étais jamais sentie aussi médiocre. Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Qu'il fut l'homme de ma vie et m'invite à dîner ? (Je mourrais de faim...) Allez savoir pourquoi, cette situation m'a bouleversée. J'étais là, assise à cette table, et je réalisais que n'importe quel plat

dans ce resto était hors de ma portée, que je n'étais là que pour donner mon C.V. et qu'ensuite, j'irais me payer un sandwich. C'était comme si je regardais le haut de l'échelle sociale en réalisant brusquement que je me tenais tout en bas. Peut-être est-ce parce que j'étais en train de fantasmer sur mon hypothétique relation avec le mec de vingt-sept ans (fantasme, je l'ai croisé en bas de mon escalier, je ne lui ai même pas adressé la parole), absolument superbe (fantasme, je l'ai à peine entraperçu, il faisait nuit et la lumière de mon escalier est en panne). Ou alors c'est parce que, en regardant Carrie s'amuser avec ses copines, sur ma petite télé, je venais de réaliser que Paris pouvait peut-être tout m'offrir mais pas mes deux meilleures copines, restées au chaud. Elles me manquent terriblement. On s'est vues, on a parlé, on a ri, mais c'est pas comme avant. Il n'y a pas de suivi. Elles ne peuvent pas m'accompagner pour aller boire un verre et écouter les conneries que je n'ose dire qu'à elles.

Voilà à quoi je pensais en vaguant le long des Champs. Je lève le nez et constate que je suis sur le trottoir Quick, Mac Do et Brioche Dorée. Je regarde en face. Hugo Boss. Louis Vuitton. Lancel. Et Drugstore. Jasmine bosse là-bas, je vais aller lui faire un bisou. Je traverse la rue et me retrouve à côtoyer ce que je n'aurai jamais. Il me semble qu'à côté de ces somptueux bâtiments, je suis minuscule, insignifiante, grotesque. Médiocre et grotesque. Ouais, je me suis déjà sentie mieux. Jasmine ne travaille pas ce soir. Je regarde quand même les bouquins au cas où l'un d'entre eux aurait une réponse...



Et là, oh mon Dieu là, je surprends le bouquin de Jean-Pierre Foucault au rayon littérature et, un peu plus loin, celui de Nolwenn Leroy au rayon histoire. Au moment où je me bats contre mon rire bruyant débarque une deuxième pétasse blonde anorexique campée sur des talons aiguilles sur lesquels je n'espère même pas tenir debout, suivie de près par son mec. Un thon ! Le genre « rien qu'en voyant sa tête tu te barres en courant ». Oui, je sais, il ne faut pas se fier aux apparences ; il est peut-être très gentil et bla, bla, bla... Premièrement, quand il a parlé, il avait l'air con et présomptueux et deuxième-ment, il y a une différence entre juger quelqu'un sur son physique et refuser d'envisager de coucher avec un mec qui, au mieux, pourrait vous faire vomir. Et là, en regardant ce couple grotesque s'intéresser à des bouquins médiocres, j'ai trouvé ma réponse. Je préfère être ce que je suis ; une presque femme sans un rond, qui a le trac en postulant pour un emploi qu'elle considère comme un calvaire, se sent dévastée par la certitude de ne pas avoir obtenu ce foutu poste, mais avec des principes, des rêves et des idées plutôt que de vivre dans un monde où on va au resto pour bouffer des tomates, où le jus de citron peut faire office de vinaigrette maison, où le bouquin d'un présentateur de jeux télévisés pourris est considéré comme une œuvre littéraire, celui d'une pseudo chanteuse sortie de la télé-réalité comme un roman historique et où les relations amoureuses sont avant tout une question de répartition des richesses.

En fait, j'ai juste besoin de parler à mes copines et de tomber sur un bon coup. Je suis allée me payer un

grand crème et une tartelette banane-chocolat sur le trottoir d'en face et j'ai pris le métro en pensant que j'allais me payer une douzaine d'épisodes de *Sex & the City* à mon vidéo club. Et, qui sait, peut-être un autre joint.

\* \*  
\*

En plus de mon petit boulot de chroniqueuse, il m'arrive de rendre service à un garçon que j'aime beaucoup et qui me rémunère en shit pour que je fasse ses fiches de lecture de psychosociologie. Cet après-midi je suis passée chez lui pour prendre un bouquin avant d'aller rendre ceux que je venais de chroniquer dans le quinzième arrondissement, et j'ai fumé un gros joint. En partant, je suis entrée dans un Franc Prix. Une envie furieuse d'olives vertes et de mini BN. A la caisse, j'ai compté trois euros et quarante et un centimes en vidant mon portefeuille de toute sa menue monnaie. Le compte fut bon. Je suis sortie dans la rue, j'ai marché en faisant le tour de moi-même à chaque intersection en cherchant le M de Métropolitain.

Le son de mes bottes sur le bitume me donne un rythme élané, je m'imagine l'introduction d'un tango joué aux castagnettes. Je m'autorise tous les clichés. Mon pas est décidé, comme si l'avenir de l'humanité dépendait de la cadence du tam-tam de mes pieds sur le trottoir. Je ne vois pas les gens qui me regardent. Je suis seule au monde. Je suis Wonderwoman, Buffy, Marilyn Monroe, Janis Joplin, Clara Morgan. Je suis Maya l'abeille. Et je m'élançe, dans cette rue grise où les

seules couleurs proviennent des néons fluo des enseignes de magasins. Tout le reste est gris ; le sol, les murs, le ciel, les gens ; leurs vêtements, leurs mines. Arrivée à un nouveau croisement, j'hume l'air ; je suis déjà passée ici. Il y règne une odeur de déjà vu. Je vois le M tant espéré, je l'ai trouvé, je me suis souvenue du chemin.

J'ai eu peur. Peur d'être en retard. J'avanciais avec la certitude que si je me perdais je serais anéantie par la culpabilité. La culpabilité du plaisir procuré par la fumée d'un joint. La fumée d'un joint alors que j'avais des choses importantes à faire. Cette joie de vivre malgré cette vie merdique. Je viens de passer une journée de repos pourrie. Plus pourrie que les cinq journées atroces de travail qui viennent de s'écouler réunies.

Une journée de travail, pour moi, ressemble à ça : lever dix heures, douche rapide, café clope en peignoir (huit minutes pour penser à moi), habillage express, fermeture de la porte, deuxième clope du jour au bec. Métro. Changement de métro. Métro. Changement de métro. Métro. Enfin de l'air frais. Arrêt à la boulangerie. Quinze baguettes. Arrivée au boulot, j'enlève mon manteau et mon bonnet fétiche pour enfiler un long tablier noir et m'attacher les cheveux. Ensuite, pendant douze ou treize heures, je sers mes clients et déconne avec mes collègues. Le soir, il est un peu plus de minuit quand je rentre chez moi et fume ma vingtième clope en buvant du rouge au goulot, pour m'aider à dormir. Mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche. Lundi repos. Je suis réveillée à huit heures vingt-cinq par une fulgurante douleur au gros orteil gauche. Je le touche ; il

est brûlant et a quadruplé de volume. Un ongle incarné ! Non ! Si ! Vite, de l'arnica, que ça s'arrête ! La fraîcheur de la crème me soulage légèrement. Je veux me rendormir, je veux qu'on me foute la paix. Une fois les lancements de douleur atténués, je suis suffisamment éveillée pour entendre les travaux qu'il y a dans la rue. A neuf heures quarante-cinq, épuisée, je me rendors enfin. A onze heures vingt-trois puis à onze heures trente-quatre, mon téléphone sonne. Les deux fois une erreur de numéro. Je m'égosille en hurlant les pires vulgarités en ma connaissance. Vers quatorze heures, mon portable sonne, c'est mon cousin. Il m'annonce qu'on est officiellement dans la merde : dimanche, je dois rendre mon appartement et le dernier espoir d'en avoir un nouveau vient de s'envoler. Heureusement, dans l'après-midi, je fumerai ce gros joint qui fera de cette journée pourtant très mal commencée une très bonne journée.

**Le 01 février 2006 à 01h12, là où il n'y a pas.**

Je rêve d'un monde où il n'y aurait pas d'argent, pas de banque, pas de profit et pas d'intérêts. Pas de supérieur, hiérarchique ou théorique. Pas d'abus et pas d'exploitation. Pas d'injustice. Pas de dictateurs, pas d'illusion d'une égalité, d'une liberté et d'une fraternité. Pas d'alliances, pas de trahisons et pas de mensonges. Pas de discrimination selon la gueule, le sexe, la

sexualité, le signe astrologique, l'opinion, l'âge ou la disposition à coucher. Pas de gens qui n'ont jamais lu Rimbaud ou Shakespeare. Pas de censure. Pas de torture, pas de méchanceté, pas de violence. Conjugale, sur ses gosses ou le con qui nous emmerde. A la télé, dans les films, en bas de chez toi, sur la route et dans les bars, au quotidien ou rarement. Verbale, physique, graphique ou psychologique. Pas d'habitudes. Pas de regrets, de « et si seulement », et de pourquoi. Pas de devoirs, pas de droits, pas d'obligations, de résultat, de faire, de dire, de sourire, pas de barrières et pas de portes, pas de barbelés, pas de protection, pas d'interdiction d'aller, de voir, d'entendre et de raconter. Pas de nationalités, pas de langues. Pas de bombe atomique. Pas d'animaux en voie de disparition, pas de déforestation, pas d'incendies, volontaires, accidentels ou criminels, pas de pollution, de trou dans la couche d'ozone, de réchauffement de la planète, de menace de fonte du pôle nord et donc pas d'écologie. Pas de Dieu unique, pas de religion conquérante, pas de vérités. Pas d'émissions abrutissantes entrecoupées de publicités mensongères. Pas de sélection. Pas de désirs inassouvis, pas de besoins non comblés, pas d'envies irréalisées. Pas de manques, d'amour, de confiance en soi ou en l'autre, de temps ni de moyens. Pas de génocides, pas de haine, pas d'intolérance. Pas d'insécurité et pas de flics pourris, pas de répression, de tolérance zéro et de conneries. Pas de corruption. Pas de promesses. Pas de progrès à tout prix. Pas de peurs, pas de lâcheté et pas de fuites. Pas d'œillères et pas de pop-corn dans les oreilles. Pas d'antidépresseurs et pas de patches. Pas de

faux-semblants, pas de masques, pas de façades, pas d'hypocrisie et pas de mauvaise foi. Pas de bonnes ou de mauvaises histoires. Pas d'élitisme. Pas de voyeurisme, pas de rumeurs. Pas d'agressivité, pas de gens qui tirent la tronche dans le métro et un peu moins de pluie. Pas de fausses excuses. Pas de détournements de conversation. Pas de gênes. Pas de désolidarisation. Pas de chansons qui ne veulent rien dire, de musiques composées comme on fait les sandwiches à la chaîne chez Sodexo et d'histoires trop de fois racontées. Pas d'attachement. Pas de gaspillage. Pas de morale. Pas de normalité, pas de références, pas de modèles, pas de stéréotypes, pas d'archétypes, pas de chirurgie esthétique, pas de complexes, pas de jugements, pas de préjugés, pas de mieux, pas de pires.

## **Le 02 février 2006 à 02h56, là où je parle de mes croyances.**

Il ne s'agit pas de faire une liste complète de ce en quoi je crois. D'abord parce qu'il me faudrait une quarantaine d'années pour établir une telle liste et m'être assurée qu'elle soit parfaitement complète (je ne suis pas sûre de pouvoir attendre jusque là). Ensuite parce que ce serait très chiant.

Non, voilà, je vais vous avouer ces croyances auxquelles je crois qui vous permettront de lire la suite sans me prendre pour une tarée. C'est en fait une sorte

de mise en situation, un briefing d'avant réunion, pour être sûre que tout le monde ait bien compris de quoi on allait parler. Je suppose que c'est pour faire face à l'appréhension que je dois partager avec nombre d'écrivains : la peur de ne pas être comprise.

Je crois qu'il est temps d'y aller. Si je continue, je vais finir par vous embrouiller. Ma toute première croyance, sur laquelle je travaille durement, c'est qu'on ne peut pas rendre heureux quelqu'un si on ne l'est pas soi-même. On ne peut pas donner ce que l'on n'a pas, c'est tout à fait logique, admettez-le. C'est pour cela que je veux arrêter de m'occuper des autres, pour avoir le temps et la possibilité de me rendre heureuse.

Ensuite, je crois au destin. J'aime bien l'idée que quelque part dans le cosmos, un grand livre en cuir relié d'or raconte toutes les vies de tous les humains enterrés, en vie ou en devenir. Mais je ne saurais me contenter de ça ; il n'y aurait plus qu'à attendre de vivre ce qu'il est dit que nous allons vivre. C'est l'argument favori des réfractaires au destin, de ceux qui croient dur comme fer aux coïncidences. Donc, je crois aussi à autre chose. Dans ce grand livre, il est avant tout écrit les choix auxquels nous avons été, sommes ou serons confrontés. Et puis, ensuite, comme avec les probabilités, on peut dessiner des arbres. J'ai le choix entre A et B. En choisissant A, je ferai des actions qui m'amèneront à faire un nouveau choix, entre C et D. Par contre, si j'avais choisi B, il me serait arrivé une situation m'obligeant à réfléchir et plus tard, j'aurai été confrontée à un choix entre C, D et E. Si bien que, ce

grand livre, mille existences passées à le lire ne suffiraient pas à en venir à bout. Tiens, expliquez-moi ce que Dieu a glandé pendant les milliards d'années qui se sont écoulées entre la création de la terre et l'apparition de l'homme ? Ben moi j'ai une réponse logique et sensée : il s'est emmerdé à mettre sur papier (ou sur la lune, au charbon) toutes les possibilités auxquelles seront soumises les existences du premier au dernier être humain. Et puis, parce qu'il est infiniment bon, Dieu s'est dit que, quand même, il ne pouvait pas tout nous imposer, comme ça, sans nous demander notre avis. Du coup, il nous a laissé le choix. Alors, à ceux qui disent « Si Dieu existait, il n'y aurait pas de guerres, pas de famine et pas de SIDA ! » je réponds « Après avoir bossé comme un dingue pendant des milliards d'années pour qu'on puisse se payer le luxe de déclarer des guerres, de laisser des gens crever de faim et de ne pas mettre de capotes, il a bien le droit de se reposer dix millions d'années ! » J'ai beaucoup de compassion pour Dieu. D'autant plus que je sais à quel point il est difficile d'écrire ne serait-ce qu'une centaine de pages.

En fait de destin, c'est surtout que je crois que le monde est parfait, exactement tel qu'il doit être. Ça y est, je vous entends d'ici.

Ravalez votre salive, épargnez-moi vos discours de moralistes manichéens. Le pire dans le scandale, c'est qu'on finit par s'y habituer, n'est-ce pas ? Un jour, vous accepterez cette hérésie qu'est la perfection du monde. Certains ont dit « Il n'y a point de hasard »,



d'autres « On n'a rien sans rien », moi et certains autres, nous disons : « Le monde est parfait ».

Voilà, maintenant, je vais pouvoir vous la raconter, mon histoire. J'ai envie de vous raconter cette histoire parce qu'elle sert mon propos, parce qu'elle est un appui pour la suite de ce que je raconte. Parce que j'espère qu'elle sera un détonateur. Parce que ça va exploser.

## **Le 03 février 2006 à 01h12, là où je raconte une histoire.**

Imaginez la scène. Une fille, presque une femme – mais de toute façon elle s'en fout, elle a des seins, tout ce qu'il faut pour avoir un enfant, elle est de sexe féminin, fille ou femme, elle s'en fout. Elle s'appelle Éléonore et dans quelques mois, elle aura vingt-huit ans. Ce matin, elle observe son image dans un miroir. Elle se trouve moche. A travers les vitres invisibles mais déformantes de sa dépression, elle remarque que ses seins tombent. Elle se dit que cet été, elle ne pourra pas bronzer seins nus. Elle pense qu'elle va devoir s'acheter un haut de maillot assorti à son slip de bain qu'elle aime tant. Elle s'invente quelques clichés d'elle en maillot deux pièces hideux (toujours les vitres) et est frappée d'une terrible idée : « un une pièce ! » Elle va être contrainte et forcée de se mettre en une pièce. Elle ferme les yeux ; vaine tentative pour empêcher qu'une

image désastreuse d'elle en une pièce ne lui monte au cerveau. Elle lutte un quart de seconde contre la montée de ses larmes puis s'effondre en pensant que cet été, elle ne mettra pas les pieds à la plage. Au moment où elle croit être au plus mal, elle se rend compte que c'est sur la plage qu'elle a rencontré la plupart des hommes avec lesquels elle est sortie.

Éléonore, vingt-huit ans, pleure seule chez elle sur la mort de sa vie amoureuse. Dans sa tête apparaît la une d'un journal avec un fait divers ayant pour titre « Une vieille fille morte chez elle, dévorée par son berger allemand », avec une photo d'elle, sans tête, au milieu de son salon. Oui, Éléonore a lu avec trop d'attention et pas assez de détachement *Le journal de Bridget Jones*, et a beaucoup trop regardé *Sex & the City*. A bien y réfléchir, Éléonore est une femme moderne, qui vit avec son temps. Un temps où la femme idéalise l'homme tout en nourrissant une haine éternelle contre tout ce qui a une queue, où les femmes célibataires se moquent de ces pauvres femmes mariées, privées de leurs libertés en rêvant secrètement chaque nuit de ce jour béni où elle porteront une belle robe blanche. Curieux paradoxe. La femme d'aujourd'hui crie son indépendance, clame qu'elle n'a pas besoin d'un homme et se goinfre de chocolats et d'Haägen-Dazs pour combler son manque, pleure devant *Sur la route de Madison* et regarde chaque homme qu'elle croise en se demandant si c'est le bon. D'ailleurs, elle trouve que c'est une curieuse expression ; le bon. « Le bon quoi ? Qui a inventé cette expression ? » Pourtant, à chaque fois qu'elle voit un mec pas trop mal, elle se

pose la même question : « Et si c'était le bon ? ». Allo Huston, je crois que nous avons un problème. Le paradoxe est grave, c'est celui de la femme, incapable de prendre la seule chose dont elle a besoin (la liberté) parce qu'on a réussi à la convaincre qu'elle a besoin d'un truc (un homme) qui la prive de la seule chose dont elle ait besoin.

**Le 04 février 2006 à 15h13, là où je mets  
en place le décor, pour que les dégâts  
causés par ce paradoxe paraissent encore  
plus gigantesques.**

De temps en temps, Éléonore a, au milieu de ses longues passades de stupidité, des accès de lucidité. Uniquement quand elle boit trop et s'amuse à faire des mélanges, pour pouvoir ne se rappeler de rien dès le lendemain matin. En général, elle fait ça avec ses copines. Réunies, elles se sentent plus fortes. Elles ont réussi à se persuader qu'il s'agit d'amitié. En fait, être avec d'autres femmes du même âge qui ont, elles aussi, raté leurs vies puisqu'elles sont toujours célibataires, les rassure et les reconforte. Elles ne sont pas seules. Enfin, pas totalement. Elles vont toujours manger dans des restos envahis par des couples « heureux et fiers de l'être ». Elles regardent les femmes avec dédain, pour masquer leur envie. Elles commandent des martinis blancs et trinquent très fort aux joies du célibat. Ceux qui n'ont pas de compassion les trouvent pathétiques.

Après un repas sur fond de vin rouge, un dessert arrosé au champagne et une deuxième bouteille de champagne (pour finir de leur bourrer la gueule), elles commencent à être lucides :

- A mon corps de rêve !
- A tous les hommes qui m'ont plaquée parce qu'ils étaient trop cons pour se rendre compte que je suis quelqu'un de génial !
- A la liberté d'être ce que je suis.
- Au bonheur de pouvoir ne s'occuper que de soi !
- A tout ce qu'on ne rate pas grâce à notre indépendance !

Si Éléonore et ses copines pensaient à cela en étant sobres, elles seraient moins tristes. Ces femmes sont lucides d'avoir ce qu'elles ont, mais elles ignorent la chance que cela représente. L'humanité restera dépressive jusqu'à ce qu'elle arrête d'avoir envie de ce qu'elle n'a pas pour profiter de la chance qu'elle a de posséder quelque chose. Ces femmes ne sont pas amies. Elles ne partagent que leur solitude. Leur solitude est la même ; elles l'exècrent. Elles souffrent de n'être qu'un. Et quand elles seront deux, elles pleureront ces jours anciens où elles avaient des copines. Voilà, ce qu'Éléonore et ses copines n'ont pas compris c'est que ni l'argent ni les hommes ne font le bonheur. C'est dit.

Le gros problème d'Éléonore, c'est qu'elle déteste son boulot. Au début, elle l'aimait bien. Six ans plus tard, elle n'en peut plus. Marre des clients qu'elle sert, des boissons qu'elle apporte, du plateau sur lequel

elle les pose et de son nom de nom de patron. Et ça fait un peu plus de cinq ans que ça dure. Il faut noter qu'elle aurait voulu être écrivain. Après sa licence, elle a cherché du boulot. Dans les journaux, les magazines, les radios, les télévisions, les maisons d'édition. Elle n'a pas trouvé. Elle s'est alors imaginé que son ambition d'auteur n'était qu'une utopie et elle a cherché du travail là où il y en a. Le pire, c'est qu'elle refuse d'admettre que si elle n'est pas épanouie, c'est parce qu'elle n'écrit pas. Elle persiste : seul un homme pourra la rendre heureuse. Si Éléonore acceptait de regarder la vérité en face et de surmonter sa peur de l'échec en écrivant un bouquin publiable, elle se trouverait un mec. Les mots qu'elle n'écrit pas la rendent grise, indésirable. En allant chercher loin, on pourrait se rendre compte que c'est son angoisse du bonheur qui l'immobilise dans cette situation merdique. Au fond d'elle-même, Éléonore sait qu'il est beaucoup plus facile d'être malheureuse. Parce que, quand on est mal, on a qu'à se plaindre et bouffer du chocolat. Alors que pour être heureux, il faut se battre, affronter ses peurs et prendre des décisions. Et qu'en plus, une fois qu'on est heureux, il faut continuer de lutter contre l'irrésistible appel de la facilité. Bon, à ce stade de l'histoire je peux dire une chose : Dieu est un gros vicelard. C'est pour ça que nous avons toujours le choix entre deux solutions, l'une totalement insatisfaisante mais simple de réalisation, et l'autre, difficile à mettre en œuvre mais absolument épanouissante. Et on peut voir tout le talent de Dieu en remarquant que malgré la clarté des choses, un choix nous paraît toujours inextricable, de telle sorte qu'on reporte le

moment de le faire au lendemain. Jusqu'au matin où l'on se réveille en étant persuadé qu'il est trop tard pour réaliser quoi que ce soit.

Attention, je ne dis pas qu'il n'y a pas des femmes qui ont comme rêve unique de fonder une famille et que cela ne les épanouisse pas. Je dis juste que je serais très étonnée que ce soit le cas d'une majorité d'entre elles.

**Le 05 février 2006 à 02h38, là où  
j'illustre, en donnant un exemple.**

Au bar où Éléonore travaille, les clients sont à quatre-vingts pour cent des habitués. Elle qui a choisi ce job pour rencontrer des gens... Ils se sont peu à peu habitués à elle et sont devenus beaucoup moins macho, entreprenants et vicieux. Elle peut se conforter en pensant qu'elle a connu pire. Non, vous ne rêvez pas ; elle est rassurée par l'idée que désormais, elle fait partie du décor. Un soir, un type qu'elle n'a jamais vu entre et commande un pastis. Allez savoir pourquoi, elle est amusée, voire séduite... Une plage dans le sud de la France... Une belote, sur une terrasse ensoleillée... Le bruit des cigales... L'idée, l'odeur du pastis suffisent à la ramener en province. Elle sourit comme une conne et le mec pense qu'elle le drague. Ils flirtent le temps d'un deuxième jaune. Il revient deux jours plus tard. La troisième fois, il lui demande si elle accepterait d'aller

dîner. Six mois plus tard, ils emménagent ensemble. Éléonore fréquente de moins en moins ses copines, qu'elle commence à mépriser (enfin, elle commence à réaliser qu'elles les méprise autant qu'elle méprisait sa vie de ratée). La veille de leur « un an », en sortant de sa douche, elle est surprise par la sonnerie du téléphone. Elle laisse le répondeur faire son office de secrétaire : « Nous ne sommes pas là, laissez votre message et vos coordonnées, nous vous rappellerons. BIP. Allo, Éléonore Vira ? Bonjour, Estelle Klou, DRH de *Littérature du Monde*. Je vous appelle au sujet de la création d'un poste, j'aimerais que l'on se rencontre pour en discuter. Rappelez moi au... » Éléonore ne prend pas le temps de comprendre ce qui lui arrive, elle se jette sur son combiné : « Allo ? Oui, bonjour, excusez-moi, j'étais sous ma douche. Quand je suis disponible ? Euh... Demain ? Entendu ! Quatorze heures ». Schéma classique, maintenant qu'elle croit avoir trouvé le bonheur et n'attend plus rien de la vie, elle reçoit ce que la vie lui avait réservé. Enfin, en tout cas, elle le lui propose. En attendant, Éléonore est aux anges. Elle a quinze ans de moins et retrouvé l'enthousiasme de ses quinze ans. Elle se regarde dans son miroir. Elle se trouve belle. (Là, ce sont les vitres transparentes et déformantes du pire de tous les bonheurs : l'illusoire).

## **Le 06 février 2006 à 04h21, là où Dieu est un sacré vicelard.**

Il est sept heures et demie quand Éléonore se réveille. Aujourd'hui est un jour spécial. Elle passe une heure sous sa douche, une demi-heure à se pomponner, deux heures à trouver la tenue idéale pour son rendez-vous et une heure à préparer ce qu'elle va dire à l'entretien. A midi pétantes, elle ferme sa porte à clé et monte dans un métro pour se rendre près de son rendez-vous. A midi et demie, elle entre dans un restaurant et se fait servir. A deux heures moins le quart, elle commence à marcher en direction de la rédaction. Ses nerfs sont sur le point de lâcher, elle prend de longues inspirations et expire en essayant de ne pas céder à la panique. Son cœur bat à cent soixante-trois pulsations minute, mille deux cent-huit questions se bousculent dans sa tête, elle commence à avoir des sueurs froides. Son esprit combatif se réveille et lui fout un gros coup de pied aux fesses. Elle regarde son reflet dans une vitre, prend une grande bouffée d'air et franchit la porte. Veuillez patienter, Mlle Vira, Mlle Klou ne va pas tarder à vous recevoir. Les secondes se transforment en minutes, les minutes en heures. Mlle Klou lui sourit, lui tend la main. Elle sourit, le moins nerveusement possible, sert la main de Mlle Klou et la suit dans son bureau.

- Je vous ai contactée car nous voulons, dans le futur, créer dans chaque magazine un dossier consacré aux auteurs étrangers non traduits en français. Nous recherchons trois journalistes capables de dénicher les



merveilles de la littérature sud-américaine. Étant donné que vous parlez couramment le portugais et l'espagnol, vous êtes une candidate idéale. Si vous l'acceptez, ce poste est à vous.

- Pourquoi est-il important que je parle la langue ? C'est de la traduction ?

- Non, non. Nous voulons des journalistes sur place.

- Sur place ? En Amérique du Sud ?

- Oui.

- Pour combien de temps ?

- Un an, deux ans, ou plus, si cela marche...

- Ah ! Je ne peux pas prendre cette décision seule...il faut que je réfléchisse et que j'en parle à mon, euh... compagnon.

- Bien entendu. Vous avez jusqu'à la fin du mois pour me donner une réponse, voici ma carte, vous n'avez qu'à m'appeler. Il y a autre chose que vous aimeriez savoir ?

Ce qu'Éléonore crève d'envie de savoir, c'est pourquoi ces enfoirés ont attendu aujourd'hui pour lui proposer le boulot de ses rêves. Évidemment, elle se contente de demander des précisions sur le côté pratique du poste ; le salaire, le logement... Si bien qu'en sortant du bureau, elle est totalement dévastée. Est-ce que Matthieu pourra la suivre ? Subitement, elle se rassure ; bien sûr que Matthieu va la suivre ! Il l'aime et fera tout pour la rendre heureuse, non ? Oui, évidemment que oui ! Encore une fois, l'âge ne compte pas. En matière d'illusions, seul le sexe décide. Une trentenaire de plus, bercée par des contes de fées où la vie est belle, part se

préparer pour sa grande soirée en se disant qu'enfin, elle va pouvoir être heureuse. Devant son miroir, elle s'entraîne à cacher sa joie, elle répète la meilleure manière d'annoncer la nouvelle de son bonheur futur. Matthieu finit tard, et ils ont rendez-vous au restaurant.

Voilà, Éléonore est confiante, elle sait exactement de quelle manière elle va lui présenter cette superbe opportunité pour eux de découvrir un nouveau pays, une nouvelle culture... En se rendant au restaurant, elle ne pense qu'à ça. Elle s'est déjà fait le film de sa joie à lui en l'apprenant, de la fierté qu'elle lira dans ses yeux. Elle l'imagine en train de pleurer, pense qu'elle en fait trop et se dit qu'il aura peut-être au moins les larmes aux yeux. Et puis, oh, après tout, c'est un fantôme, il sort son mouchoir en tissu de la poche de son joli costard mauve, il essuie ses larmes, se mouche ; il est tellement content pour elle. La voilà maintenant partie au Brésil. Les plages, les cocktails, le carnaval... et l'écriture. Et puis le Pérou, la Colombie, l'Argentine, la forêt amazonienne, les Andes... Elle a envie de sauter, de courir, de hurler, de lever les bras, de jeter son tablier de serveuse en l'air, elle l'imagine en train de voler dans le ciel, emporté au loin par le vent, attrapé par un vol d'oiseaux migrateurs, atterrissant dans une contrée lointaine et perdue au milieu de l'océan indien. Elle se sent pousser des ailes, elle n'a jamais été aussi excitée. Son euphorie déborde, son sourire éclate, les passants s'arrêtent pour la regarder tourner au coin de la rue de son pas dansant, sautillant, irréel. Elle donne l'impression de sortir d'un film de pom-pom girls américaines. Elle entre dans le resto comme une

princesse, on lui prend son manteau, on l'accompagne à la table où l'attend son homme, on lui tire la chaise pendant qu'elle enlève ses gants. Pendant qu'elle l'embrasse, elle voit qu'il a déjà commandé deux coupes de champagne, elle pense « s'il savait ! ». Avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, c'est lui qui prend la parole :

- J'ai une bonne et une très bonne nouvelle à t'annoncer. Tu veux laquelle en premier ?

Voilà qui n'était pas prévu au programme. Elle se demande si elle va pouvoir attendre, elle se sent sur le point d'exploser.

- Euh... moi aussi, je voulais te dire quelque chose de très important.

- Ça ne peut pas être plus important que ce que j'ai à te dire. Alors, la bonne ou la très bonne ?

- La... la bonne...

Matthieu cherche quelque chose dans la poche de son costume, il en sort un écrin, l'ouvre et la regarde dans les yeux :

- Éléonore, est-ce que tu veux devenir ma femme ?

La surprise lui fait l'effet d'un crochet au foie très bien placé. Mais quelques secondes lui suffisent pour se remettre :

- Oui !

Il lui enfile la bague et se lève pour l'embrasser.

- Bon, et maintenant, la suite... j'ai été nommé directeur général de la société ! On va avoir un superbe appartement de fonction. Tu verras, ce sera génial, tu ne seras plus obligée de travailler autant. Je pourrai même me démerder pour te trouver un poste de secrétaire au

bureau, tu pourras envoyer chier ton patron ! C'est pas merveilleux ?

Double crochet au foie, uppercut. Elle réussit à agiter sa tête de haut en bas. Elle se lève et fonce vers les toilettes. C'est ce qu'on appelle une gifle. Elle est trop choquée pour réaliser que le mariage n'était que la bonne nouvelle. Heureusement. Elle a envie de sauter, de courir, de hurler. Mais ce n'est pas la joie. C'est la haine, la haine de cette chienne de vie. La vie est une salope. C'est ce qu'elle se répète, en boucle, une cinquantaine de fois avant de voir l'image de Matthieu, seul à table. Elle se regarde dans la glace, se tape les joues pour se reprendre et y retourne.

- Je suis désolée, j'ai eu un besoin pressant... Je suis très heureuse pour toi, et pour nous, ceci dit en désignant sa bague. Alors, on boit à ta promotion ?

Elle passera le reste du dîner à essayer de se convaincre que secrétaire, ça ne doit pas être si terrible, que ce sera toujours moins pire que le service. Le plus étonnant c'est que pas une seule seconde elle n'ait envisagé de lui en parler ou de le quitter. Oui, vraiment... c'est étrange. A partir du moment où ils ont emménagé ensemble, la liberté, l'indépendance, l'écoute de soi... tout ça s'est enfui de son esprit. Comme si, en trouvant un mec qui voulait bien être avec elle, elle avait laissé tomber tout ce qu'elle était. Ses envies faisaient partie de son être, comme tout le monde. Ça ne vous rappelle rien ? Si ce n'est pas vous personnellement, ça a dû arriver à au moins l'une de vos copines. Ou alors vous êtes de très mauvaise foi. Si si.

Voilà, Éléonore vient de ruiner sa vie. Éléonore

vient de se condamner à une vie banale et morose. Dans cinq ans, Matthieu ne la touchera plus, il aura trouvé une jeune secrétaire sexy pour ça. Elle, elle restera à la maison pour faire le ménage, un peu de déco. Ses seuls moments de réconfort seront les après-midis passés avec ses copines mariées à évoquer, des sanglots dans la voix, leur ancienne jeunesse. Elle n'aura même pas d'enfants, parce que, deux ans après leur mariage, Matthieu se révélera stérile et l'adoption une solution non envisageable. Si elle avait eu des enfants, elle n'aurait pas tant de regrets, mais là, quand elle est avec ses copines, elle ne peut s'empêcher de penser qu'en plus, elle a raté l'opportunité de sa vie pour ce mec qu'elle hait inconsciemment, puisque c'est à cause de lui qu'elle est restée. Elle ne peut que le penser parce que c'est une histoire qu'elle n'a jamais racontée à personne. Après leurs dix ans de mariage, elle se paiera une thérapie inutile et hors de prix. Elle mourra à soixante-huit ans d'une tumeur, triste, seule et frustrée, pensant que toute sa vie n'aura été qu'un échec, un drame, une parodie, une déception. Elle réalisera à quel point il est atrocement douloureux d'avoir des regrets. Ses dernières pensées seront consacrées à ce à quoi aurait pu ressembler sa vie si elle avait fait d'autres choix.

Mais Éléonore est loin de s'imaginer à quel point sa vie aurait été différente si elle avait choisi la solution B. Si elle pouvait lire son chapitre dans le livre du destin, elle se haïrait et arrêterait d'en vouloir à Matthieu. Parce que ce que la vie lui avait prévu dépasse de loin ses plus grands rêves.

**Le 7 avril 2008 à 21h46**

**C'est tout de même bizarre que je n'ai pas eu la présence d'esprit d'inventer un personnage avec lequel vous ne puissiez me confondre. Genre une caissière de supermarché qui aurait rêvé de devenir photographe. Ou une secrétaire avec des aspirations de comédienne. Ce ne sont pourtant pas les possibilités qui manquent... Il faut bien qu'il y ait une raison.**

**Je crois que j'ai surtout écrit cette histoire comme un exemple que je me devais de ne surtout pas suivre. Un truc que je ne dois surtout pas faire parce que je pourrais très bien finir par le faire.**

**Mon père a toujours bossé comme un fou pour nous permettre de vivre dans l'opulence. Dans ma famille, en général, on passe notre temps à courir après l'argent. Argent qu'on dépense au fur et à mesure qu'on le gagne ; parce qu'il nous brûle les doigts et que si on s'emmerde tellement au boulot, c'est pour le plaisir de le partager avec les gens qu'on aime. J'ai gardé cette façon de procéder. Le problème, quand on court après l'argent, c'est qu'on fait ce qu'il y a de plus simple pour en gagner. Quand on court après l'argent, on n'a pas le temps de passer sa vie à écrire en espérant un jour être publié. Quand on court après l'argent, l'argent finit toujours par nous rattraper.**

## Le 17 avril 2006 à 00h34, là où je perds le contrôle.

Est-ce que c'est cette photo de l'Anguille et moi, que je viens juste d'accrocher dans mon nouvel appart ? Est-ce que c'est cet hiver parisien qui, au mois d'avril, n'en finit pas de durer ? Bien que je n'y accorde pas beaucoup d'importance, je me pose la question (il y a des conséquences dont les causes ne comptent pas vraiment). Vers midi et demi, en ce jour froid et ensoleillé, je me tenais bien droite, les bras croisés derrière le dos, à quelques mètres de la porte, prête à accueillir mes clients d'un « bonjour » souriant. Je regardais la rue. Enfin, mes yeux fixaient la rue, mais mon esprit était ailleurs. En pensée, je me suis retrouvée devant le miroir d'une salle de bain que je ne connaissais pas. Mes mains étaient posées sur le lavabo, je me regardais dans la glace, en culotte. Autant je ne sentais pas les baleines de mon soutien gorge, autant je sentais très nettement l'élastique de ma culotte. Le plus étrange, c'est que je portais un string.

La mémoire sensorielle alliée à mon imagination n'a pas de limites.

Je perçois la présence d'un homme. Je ne le vois pas dans le miroir mais je sens son regard qui se balade goulûment sur mes épaules, mon dos, mes reins, mes fesses. Il s'approche, il me prend dans ses bras. Je sens la paume de sa main droite sur mon sein gauche et ses doigts, dont les bouts effleurent l'intérieur de mon bras. Son autre main est plus bas, sur mon bassin. Il me serre

doucement, il colle son ventre contre mon dos. Je sens sa chaleur contre ma peau nue, son sexe qui durcit entre mes reins, j'ai la chair de poule. Je ne sais pas qui est ce mec mais ça n'a pas la foutue moindre importance : je suis en manque. Son souffle chatouille ma nuque, il m'embrasse dans le cou, juste derrière le lobe de l'oreille. Ses lèvres descendent, parcourent mon épaule jusque sur ma clavicule. Je ferme les yeux de bien-être. Des clients entrent dans le restaurant, je les vois de mes yeux qui n'ont jamais cessé d'être ouverts, je les salue. J'ai quelques difficultés à revenir à la réalité (j'ai fait tomber un tartare, ses frites et sa salade et je me suis retrouvée avec un beau trou de caisse à la fin du service). J'ai envie de faire l'amour, de sauter sur le premier venu. Et puis je me dis que le premier venu ne conviendra pas. Ce que je désire, c'est être désirée. Parce que là où il n'y a pas de désir, il n'y a pas de plaisir. Je pense à Narco. Narco avec qui je n'ai jamais pris mon pied, Narco qui ne me désirait pas. Je pense aux hommes qui m'ont désirée et à cette fièvre, à cet état quasi animal dans lequel cela me transporte. J'essaye d'arrêter d'y penser sans y parvenir. Le désir d'être désirée m'obsède. Une partie de ma tête est focalisée là-dessus. Je me remémore ces moments où l'Anguille, pendant qu'on faisait l'amour, me demandait de l'embrasser avec ce ton de bête en furie qui me donnait l'extraordinaire sensation d'être une femme. Sensation que je n'ai jamais retrouvée, même dans mes robes ultra sexy, même avec des chaussures ultra féminines, même maquillée, même épilée, même quand je pleure quand ils s'embrassent à la fin du film.



Soudain, je me dis que si je devais ne plus jamais être désirée, telle une fleur sans soleil, je finirais par crever.

*Peu de temps après avoir fait ce constat, elle se jetterait quand même sur le premier venu. L'ami d'un ami de son cousin. Bon, elle avait lu dans ses yeux qu'il la désirait, mais vu la taille de son décolleté, le contraire aurait été très étrange. Ils étaient allés dans un petit bar à jazz. Le lendemain elle disposerait de vingt-quatre heures pour déménager et ça la survoltait. Toute la soirée, c'était elle qui avait parlé, à toute vitesse, sans jamais paraître reprendre sa respiration. Tant d'énergie l'avait fasciné. Il avait quand même eu le temps de lui parler d'un bar à salsa, dans le vingtième arrondissement, où il jouait avec son école. Il était bassiste. Ce soir-là, elle était rentrée chez elle – elle avait bien assez de choses à faire – avec la ferme intention de traîner Patrice dans ce bar à salsa un de ces prochains soirs. Elle y était allée sans être sûre de tomber sur lui et comme de par hasard, il était là. Ils avaient dansé et puis, au moment de se quitter, elle l'avait embrassé. Il était parti en courant, pour échapper à ses griffes. Mais il l'avait rappelée le lendemain, et il été venu chez elle. Ils avaient fait l'amour, intensément. Pas à dire, il la désirait. Elle avait tellement envie d'être avec quelqu'un qu'elle faisait abstraction du fait que, physiquement, il ne lui plaisait pas. Tout, entre eux, s'était passé très vite. Elle mit très*

*longtemps avant de lui trouver un surnom et de pouvoir donc commencer à écrire sur lui. Elle s'était creusée les méninges pour trouver quelque chose qui réussisse à le définir, lui et les effets qu'il provoquait sur elle, puis avait fini par inventer un nouveau mot, juste pour lui : l'Ambigalant. Elle vous laisse le loisir d'interpréter. Elle était rentrée dans cette passion qu'il avait fait naître parce qu'elle avait cette faculté de plonger à corps perdu dès qu'on lui en donnait l'occasion. Deux mois après, elle l'invitait chez son père, qui travaillait alors en Haute-Savoie. Deux mois après, elle le quittait. Mais cette histoire, c'est encore elle qui la raconte le mieux.*